



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

Assemblée générale du 20 Mars 1988 à Vincennes

RAPPORT MORAL

Mesdames,
Chers camarades,

Voici venu le jour de notre réunion annuelle, temps de rencontre et d'amitié, initié il y a maintenant quarante-trois ans. Tant de constance n'est pas sans signification au regard des conduites humaines habituelles, faites le plus souvent d'indifférence, d'égoïsme et d'oubli. Aux grands shows médiatiques, libérateurs de conscience, il manquera toujours l'essentiel : l'expérience qui instruit et qui marque. Ce n'est pas aux périodes de prospérité et de paix que la sagesse vient aux hommes mais quand il n'y a plus d'espoir, que l'horizon est barré et que les rêves s'écroulent. Le cœur alors s'interroge et comprend que la fraternité au quotidien est seule porteuse d'harmonie et de vérité. Nous avons fait une fois cette expérience du désespoir et de l'humiliation. Quelque chose s'est alors passé entre nous et en nous, que nous n'avons pas encore oublié et que le mouvement de l'« après-camp » confirme, illustre et maintient depuis près d'un

Les effectifs de l'Amicale : l'année 1987 a vu une légère progression des cotisations effectivement perçues. Sur un appel de 1.700 (avec ou sans carnet de tombola), nous en avons encaissé 1.548. Le nombre de décès dans l'année civile a été de 56, celui des adhésions nouvelles de 22. Notre politique en 1988 aura été de nous adresser à tout le monde, c'est-à-dire aussi aux personnes qui n'avaient pas donné signe de vie depuis de longues années pour diverses raisons. Quelques-unes d'entre elles ont répondu à notre appel, justifiant notre décision et notre espoir de renouer le contact avec des amis, des veuves notamment, que les aléas de l'existence avaient pu tenir éloignées quelque temps de notre association et de notre amitié. Cette brève éclaircie ne nous cache pas pour autant la lente mais inexorable érosion qui nous confronte et qui nous attriste, même naturelle. Car au-delà de la disparition de tant de camarades, ou de leurs épouses, ce qui retient notre attention c'est sa conséquence immédiate : l'esseulement des personnes, leur solitude, qui varient bien sûr en fonction des situations

Un proverbe anglais dit :

« Ris, le monde rira avec toi. Pleure, le monde rira sans toi ».

J'en ai fait la pénible expérience ! Connaissez-vous ces beaux vers, que d'ailleurs je vous ai peut-être déjà envoyés ? (à 83 ans, je « radote » un peu, vous savez !) Je les dédie au Bureau de l'Amicale :

« Vivre en soi, ce n'est rien : il faut vivre en autrui.

A qui puis-je être utile, agréable aujourd'hui ?
Voilà, chaque matin, ce qu'il faudrait se dire.
Et quand, des cieus, la clarté se retire,
Heureux à qui son cœur tout bas a répondu :

Grâce à mes soins, j'ai vu
Sur une face humaine
La trace d'un sourire ou l'oubli d'une peine ».

Veillez agréer mes remerciements joints à l'expression de mes sentiments reconnaissants ».

Nous nous voulons solidaires de ces situations et nous essayons, si besoin est, et dans la mesure de nos moyens, de secourir avec amitié ceux dont l'infortune est la plus criante — mais il en est de discrètes que nous ne pouvons deviner.

Dans le cadre des contacts avec les autorités de tutelle nous continuons de demander, avec toutes les associations de combattants, la reconnaissance des veuves comme ressortissantes de l'Office National. Deux propositions de loi sénatoriales ont été déposées à cet effet. Nul doute que la prochaine campagne électorale ne soit l'occasion pour les uns et les autres d'argumenter en ce sens et de promettre la prise en considération de ces propositions. Mais restons réalistes et prudents. Seule, leur transformation en projet de loi déposé par un gouvernement permettra d'espérer raisonnablement. Nous n'en sommes pas là.

Au regard des disparitions et de leurs conséquences, les adhésions nouvelles ne compensent pas, hélas, les pertes enregistrées. Ce nous est une joie, bien sûr, d'accueillir ces nouveaux adhérents, nos camarades d'hier, et nous les remercions d'être venus à nous pour nous épauler et se reconforter eux-mêmes ce faisant. Pourtant, comme l'écrivaient il y a peu les responsables d'une amicale voisine, nous déplorerons toujours que nombre d'anciens P.G., souvent encore « jeunes », continuent d'ignorer volontairement nos associations, confirmant ainsi « la tendance générale du comportement humain dans la société actuelle où l'égoïsme forcené qui l'inspire a chassé toute trace de sentiment d'altruisme et de solidarité qui caractérisent si bien cet « esprit prisonnier » que la majorité des anciens P.G. ont su heureusement conserver en dépit des vicissitudes de la vie quotidienne ».

—0—

Un de mes prédécesseurs écrivait voici longtemps dans son rapport annuel :

« La gestion de l'Amicale, le journal Le Lien, les frais de secrétariat sont assurés par la seule cotisation. Bien entendu il ne faut pas oublier cette dernière dans l'envoi de votre mandat. Car votre journal il arrive, lui, chez vous avec une régularité exemplaire. Pourquoi n'en feriez-vous pas autant ? Vous savez que chaque année le paiement de cette

Suite page 2



demi-siècle. Ce quelque chose, qui ne fut pas sans faille, c'était la solidarité agissante, l'apprentissage de la fraternité, la découverte de l'autre. De cette expérience l'empreinte nous est quelque peu restée.

Je suis donc chargé de vous entretenir de notre association, de sa vie et de son devenir. Sa taille modeste ne requiert pas une importante machinerie administrative, seulement une certaine disponibilité et le dévouement de quelques-uns, cinq, six camarades toute l'année sur la brèche. N'en déduisons pas trop vite je ne sais quelle facilité. Ces hommes sont comme vous vieillissent, fatigués ou malades — et, quoiqu'on pense, difficilement remplaçables... Disons-leur notre reconnaissance et nos remerciements une fois de plus. Et si d'aventure l'envie nous prenait de critiquer de loin leur gestion ou leur travail, tournons sept fois notre plume irritée et demandons-nous sérieusement si nous ferions mieux qu'eux — et même si nous accepterions seulement de retrousser nos manches ! Non, leur service n'est pas une sinécure, soyez-en persuadés...

—0—

En 1987 l'Amicale a poursuivi sur sa lancée son bonhomme de chemin, attentive à son fonctionnement, à sa trésorerie, à son journal, au sort de ses adhérents et aux choses de la vie, la liberté des hommes et la paix dans le monde.

Dans notre rapport du 22 mars dernier nous vous avons informés du détournement financier dont nous avons été victimes, en même temps que trois autres amicales, de la part d'une secrétaire indélicat, et nous vous avons promis de vous faire part du suivi de l'affaire. Les victimes ont déposé une plainte commune en justice. Mais, vous ne l'ignorez pas, Dame Justice a ses tiroirs passablement encombrés de dossiers de cette nature, d'où une lenteur bien compréhensible à se mettre en marche.

Une correspondance de M^e Lisbonne du 19 février dernier nous signalait que le dossier venait d'être transféré à la 11^e section du Parquet. Précisons qu'une seconde plainte contre X a été déposée qui vise à garantir ultérieurement nos intérêts du côté de l'administration des chèques postaux.

—0—

familiales. La solitude des uns n'est pas celle des autres : c'est le conjoint qui reste entouré d'enfants et de petits-enfants pour accompagner les derniers jours de sa vie ; c'est aussi le conjoint esseulé sans descendance ; c'est enfin le camarade resté seul toute sa vie, par choix ou par infortune. Le courrier que nous recevons ne nous cèle rien, ou si peu, de ces situations qui recouvrent toutes souffrance et douleur. Le cœur humain est d'égale nature...

Permettez-moi de vous lire ici l'émouvante lettre reçue d'une de nos amies :

Le 22-1-1988, A...

« C'est avec les larmes aux yeux que j'ai lu votre lettre. Votre geste généreux et votre compassion m'ont été droit au cœur. « Cœur usé et très fatigué », disent les cardiologues, mais néanmoins très sensible et ému par votre B.A. !

Elle m'a d'autant plus touchée que, n'ayant aucune famille (sauf de lointains cousins), je ne suis pas gâtée... C'est ainsi que j'ai passé le jour de Noël et le 1^{er} Janvier dans la solitude la plus complète. Mes amis avaient leurs familles ou étaient partis chez leurs enfants...



cotisation, bien minime avouons-le, est indispensable au bon fonctionnement de cette Amicale dont vous êtes tous fiers. L'argent fut toujours le nerf de la guerre ; mais en temps de paix il doit servir à rapprocher les hommes et quelle belle utilisation que celle de faire vivre et prospérer un groupement comme le nôtre ».

Les adhérents de cette époque, dont beaucoup sont encore heureusement parmi nous, avaient bien compris le propos qui leur était ainsi adressé puisque l'association et son journal sont toujours vivants. Vous avez, vous aussi, compris les appels implicites que nous vous avons lancé à diverses reprises ces dernières années. Et vous avez accepté la modeste augmentation de cotisation décidée l'an dernier sans rechigner, comprenant même son insuffisance au regard des prix puisque beaucoup d'entre vous n'ont pas hésité, certains très généreusement, à la majorer en signe de concrète solidarité — ce dont nous tenons à les remercier.

Comme dans le passé nous essayons de réduire nos frais au maximum, la gestion de notre Trésorier n'est faite que de rigueur et de ponctualité. Rien n'est laissé au hasard ou à la négligence. Pour faciliter encore plus sa tâche, ne vous mettez pas en retard dans le règlement de votre cotisation et libellez bien votre chèque à l'ordre de « l'Amicale des Stalags VB - X A, B, C ».

Il est pourtant des charges difficilement compressibles, celles du journal notamment, si du moins nous entendons lui conserver sa pagination et sa périodicité actuelles. En 1987 il a paru onze fois, soit un total imprimé de soixante-dix pages. Le prix du papier et les travaux de composition et d'impression représentent une part importante de notre budget annuel. Sa rédaction et sa régularité de parution nécessitent un travail de recherche, de correspondance et d'écriture quasi-quotidien. C'est une lourde tâche pour son responsable et pour les quelques rédacteurs qui l'assistent : les titulaires de rubrique, VERBA, PERRON, LAVIER, LENHARDT, DUCLOUX, LECOMTE, VIALARD, MARTIN, les « occasionnels » de poids, DURAND, GROS, QUINTON et tous ceux qui, une fois ou l'autre, apportent leur contribution à la vie du journal.

Mais l'accueil que vous lui réservez et dont vos

lettres témoignent, l'intérêt qu'il suscite à l'extérieur de l'Amicale elle-même, nous paient de ces efforts et nous engagent à poursuivre une entreprise qui vient de loin et qui, au cours de quatre décennies, a su rassembler tant d'hommes et de femmes dans l'amitié et la solidarité.

— 0 —

Pour des raisons évidentes, les anciens combattants-prisonniers de guerre sont des partisans de la paix et de la liberté. Ils ont connu la guerre et éprouvé ses effets, la liberté elle leur a longtemps manqué — ce qu'un auteur contemporain appelle... « la douce quiétude des stalags », ils en connaissent le sel —.

L'année 1987 aura été marquée au plan mondial par des tentatives limitées de désarmement. Souhaitons qu'aucune arrière-pensée n'obscurcisse très vite ce signe avant-coureur, mais que notre pays, auquel tant d'hommes ont sacrifié, sache demain assurer sa sécurité dans la liberté, ce bien au-dessus de tous les biens, nous le voulons tout autant que la paix.

J. TERRAUBELLA.

— 0 —

LA FETE MANQUEE

20 mars, jour de l'assemblée générale ! Je suis heureux à l'idée de retrouver mes collègues du Bureau et mes amis amicalistes.

Nous voici en route pour La Chesnaie du Roy, ma femme et moi, quand un soudain malaise de madame LAVIER nous contraint à faire demi-tour. Sitôt rentré, je préviens par téléphone Pierre PONROY de l'incident. L'année 1988 avait mal commencé pour nous et cela continuait...

Depuis vingt-trois ans j'étais absent à l'Assemblée pour la première fois. Mais cette absence auprès de vous et à la table du 852 de mon ami LENHARDT ne doit pas faire douter de ma fidélité et soyez assurés que je compte bien vous retrouver le 17 avril prochain à « l'Opéra-Provence » à 12 heures.

En toute amitié,

Roger LAVIER.

— 0 —

Lettre au rédacteur en chef du Lien

Permetts, mon cher camarade et ami, à un participant à l'A.G. du 20 mars dernier de te donner ses impressions sur cette belle journée :

Tout d'abord mes félicitations à tous les organisateurs. Ils se sont montrés, comme chaque année, à la hauteur de la situation. Cela fait quand même plaisir de voir que nous avons des dirigeants capables d'assumer leurs emplois. Bien entendu il n'était pas prévu lors de la location de la salle du restaurant de la Chesnaie du Roy qu'un candidat à la présidence de la République vint organiser sur l'hippodrome de Vincennes un meeting politique afin de rassembler ses valeureuses troupes. Cela a un peu perturbé notre arrivée à La Chesnaie du Roy par suite des bouchons (pas de champagne ceux-là !) qui sévissaient autour du restaurant.

La journée amicaliste avait fort bien débuté par la Messe à 9 heures à N.-D. de Vincennes, puis l'Assemblée Générale 1988 d'un fort bon tonus et suivie par un nombreux public et enfin le banquet avec ses 120 couverts.

Le menu a obtenu un accueil très favorable. A ma table (12 couverts) nous étions unanimes pour constater que c'était un de nos meilleurs menus. Les vins étaient généreux... et bons !

Les tables rondes de 12 couverts sont très appréciées des convives. On s'entend à toutes les places... quand le micro n'est pas ouvert. Quelle manie avez-vous de faire des annonces au micro toutes les cinq minutes ? On ne s'entend plus parler, même avec son voisin ! On est heureux d'être à côté d'un camarade retrouvé pour parler des souvenirs anciens, puis hop, le micro vient vous couper la parole. Vue la petitesse de la piste de danse, l'orchestre n'a pas besoin d'un micro pour se faire entendre, surtout que la sonorisation est déplorable ! Supprimez donc le micro pour la prochaine fois, vous ferez des heureux ! et s'il y a des recommandations à faire, faites les lors de l'Assemblée Générale, mais de grâce, laissez-nous manger et causer en paix. Merci.

Un participant de la « table ronde ».



Mars qui rit à travers les averse Prépare en secret le Printemps.

Celui-ci est au rendez-vous, ce dimanche matin... un ciel gris, mais un clin d'œil bleu dans le ciel... on peut quitter la « petite laine » sans toutefois oublier le parapluie.

9 heures. La cloche sonne à l'église N.-D. de Vincennes invitant les fidèles à la messe dominicale.

Précédés du drapeau des Amicales VB - X A, B, C, le Président LANGEVIN et les membres du Bureau traversent la nef et prennent place devant l'autel.

Messe du souvenir toujours très émouvante... hélas, la liste de nos camarades décédés et amis disparus s'allonge d'année en année.

Le Président devait le rappeler en ouvrant l'Assemblée Générale, à la Chesnaie du Roy en faisant observer une minute de silence bien émouvante.

Le Bureau est installé.

Le Président passe la parole à TERRAUBELLA dont

l'exposé ne se résume pas, on y retrouve tout le talent de notre brillant rédacteur en chef. Vous aurez le plaisir de le lire dans ce numéro du Lien. Toujours pathétique, plein de confiance, de réconfort et... d'espoir.

Puis MOURIER, le Grand Argentier, lit son rapport financier approuvé par notre ami PALISSE, commissaire aux Comptes.

VERBA n'est pas oublié, son Courrier est toujours bien accueilli, et il lit quelques lettres d'amicalistes avec beaucoup d'émotion.

Enfin PONROY, grand organisateur de cette journée, nous donne quelques détails sur le déroulement du Banquet qui va suivre.

Tous sont chaleureusement applaudis. Je ne voudrais pas oublier les pionniers de cette Amicale, 43 ans après, mais fidèles plus que jamais : Henri PERRON, Emile GEHIN, Lucien PLANQUE, Maurice ROSE, Michel BROT, PALISSE et tant d'autres dont René SCHROEDER, Président des Anciens d'Ulm, Roger HADJADJ, Président de Schramberg.

13 heures. Il est temps de se mettre à table. Toujours si dévoué et actif René SCHROEDER, accompagné de Murielle, sa petite-fille, placent les petits cartons sur les 3 tables réservées aux anciens d'Ulm et de Schramberg. Tout est parfait. Il n'y a plus qu'à s'installer et se souhaiter « bon appétit » !

Le menu ne peut que convenir à tous. Excellente carte. Vins choisis et capiteux. Le tout couronné par le Champagne LECLERE qui dégourdira nos jambes fatiguées, tandis que l'orchestre entame la première valse !!!

A la fin du bal, tous les participants entonnent « Ce n'est qu'un au revoir » soutenus par l'orchestre.

On a passé une excellente journée. On se sépare en se souhaitant de se revoir l'an prochain, à l'appel d'un

nouveau printemps... si Dieu le veut ! Pour l'arrivée du printemps 88 nous étions aussi nombreux que l'an dernier... même plus peut-être, mais certainement pas moins.

Lucien VIALARD,
Ancien d'Ulm - V.B.

Nous avons regretté, mais excusé l'absence de nos camarades belges : leur actif président Armand ISTA et Jane son épouse, toujours souriante, nos amis BELMANS, LEGRAIN, POTTIER, Mesdames DENIS, STORDER et tant d'autres que nous espérons retrouver le 24 avril à Fontaine l'Evêque à la Journée Franco-Belge organisée par notre camarade André ADAN.

Du côté français, hélas, bien des absents aussi. « Des ans irréparable outrage... » parisiens, banlieusards et provinciaux. Les années se font de plus en plus sentir, les soucis, la santé aussi. Le « stress » que l'on voudrait surmonter avec courage, mais cela n'est pas toujours facile. Excusons les. Nos pensées allaient vers tous, Belges et Français, et nous leur adressons nos amitiés et souvenirs très chaleureux.

Merci aux camarades présents, répartis sur 3 tables de douze, autour de René SCHROEDER, de son épouse et de sa petite-fille, deux amis belges voisins des POTTIER, M. et Mme TINET. La famille LECLERE (champagne renommé) ; BERHAULT, nos bretons fidèles ; Huguette CROUTA, notre mascotte, bientôt retraitée elle aussi ; Mmes SENECHAL, FILLON et sa fille, JACQUET, VECHAMBRE, MIQUEL, COURTIER, M. Julien DUEZ et Mme Ginette DUEZ ; nos amis JOSEPH ; Jean et Germaine BATUT ; M. et Mme BLANC, Mmes CADOUX et BERCHOT et autour de Roger HADJADJ, Président de Schramberg, nos camarades et amis SERAY et Mme, BERCOWITZ.

Merci à tous.

L. V.



Quelques brèves nouvelles...

— Relevé dans le « Courrier de l'Amicale » du Lien de janvier, le règlement de cotisation 88 de notre ami PARUELLE, retiré à Quistrehem dans le Calvados, ainsi que celui de notre amie Yolande DROUOT, l'épouse de notre grand disparu. Merci à vous deux... ainsi qu'à tous ceux qui n'ont pas été cités.

— Coïncidence, à l'instant où je termine les quelques lignes ci-dessus, je reçois les vœux de notre ami

Arsène PARUELLE et de Madame. Je vous les transmets avec grand plaisir, notre camarade approche les 83 berges ! Il relève d'une bronchite et a repris son activité. Tous, nous lui souhaitons une meilleure santé en cette nouvelle année.

— De sa Normandie, notre ami Raymond GUERARD — un tout jeune de 73 pîges — vous transmet à tous ses meilleurs vœux pour 88. Son exploitation agricole est gérée par sa sœur et son neveu, notre ami appréciant mieux la retraite au coin du feu. Comme je le comprends. Merci, ami, de tes nouvelles.

— Au début de février, notre ami GUERARD nous informe du décès de sa sœur âgée de 79 ans. Les obsèques ont eu lieu le 11 février. Avec nos sincères condoléances, ami.

— Relevé dans Le Lien de février — Courrier de l'Amicale — les noms de nos amis JOLAIN, BASSINDALE et de ROBERT, ayant sans aucun doute réglé le montant de leur cotisation à l'Amicale pour 1988. Merci amis.

— Reçu une longue lettre de notre amie Yolande DROUOT, d'Antibes où elle a, avec des amis, trouvé le soleil pour quelques semaines. Meilleur climat moral que chez elle, mais il lui faut du courage. Une pensée pour nous, Yolande, lorsque, à votre retour, vous irez lui rendre visite. Merci.

— Je ne puis terminer mon petit papier sans vous donner des nouvelles de notre Jean FRUGIER, toujours fidèle au coup de fil mensuel du dimanche matin. Il venait d'appeler ANCELOT, ce dernier toujours aussi avare de ses nouvelles. Ils vont bien tous les deux, ainsi que leurs épouses.

Merci de votre attention et au mois prochain les amis !

Nota Bene. - Les quelques lignes ci-dessous auraient dû paraître dans Le Lien de mars, mais par suite d'une erreur d'aiguillage des P. et T. la lettre de notre ami PERRON qui se charge de transmettre au Rédacteur du Lien mon papier mensuel du 604 est allée se perdre à Tourcoing, puis à Tours avant d'arriver à destination c'est-à-dire à Mérignac 33700... Ce qui fait que notre rubrique, arrivée en retard, n'a pu être publiée en mars. Vous la retrouvez donc aujourd'hui... mais vous avouerez que le progrès n'était pas au rendez-vous... Vive l'ordinateur des P. et T. !

— Relevé dans Le Lien de mars les cotisations à l'Amicale de : ENCELOT, JOUILLEROT et LAMOURET. Bravo les amis ! Mais un regret, celui de ne pas avoir de nouvelles d'ENCELOT et LAMOURET, pas plus d'ailleurs que de bien d'autres comme LUCAS, BASSINDORE, REBILLOUT, FEYRIT dit Bordeaux, LAMBOURG et j'en passe. Allons, un petit effort que diable... ça fera plaisir aux amis de lire vos nouvelles.

Maurice MARTIN.
Mle 369 - Stalag I B puis X B.

A LOURDES

Du 20 au 25 juin 1988 aura lieu un nouveau Rassemblement-Pèlerinage. Sont invités les A.C.P.G. et tous les anciens combattants et victimes de guerre des diverses générations. Renseignements chez : M.-A. CHAUVIN, 6, Avenue Marcel Doret, 75016 Paris.

La chronique de Paul DUCLOUX

VOYAGE P. G. 1988

Mon espoir était de mettre sur pied ce 19^e voyage.

Le choix était fait : Belgique, avec le souvenir tragique de mai 1940 : Gembloux... visite des belles villes : Bruges, Gand, retour par Lille, Paris.

Hélas ! malgré toute ma bonne volonté — avec une certaine tristesse aussi — j'ai dû renoncer à ce projet.

Je ne suis pas en état pour refaire l'« Exploit » de 1984 : séjour breton à Vannes du 8 au 15 juillet. Après 70 ans, vous le savez, les années sont de plus en plus pénibles à supporter... Je suis, vous le comprendrez, peiné de ne pouvoir une fois de plus vous faire plaisir comme par le passé. Les deux opérations oculaires que je viens de subir en sont la cause.

Malgré tout, mon moral reste bon. Je ne désespère pas et l'année prochaine je compte effectuer avec vous un long voyage — le dernier sans doute — vers Sandbostel (via la Belgique) ce lieu sinistre, inoubliable. Espérons...

Paul DUCLOUX. 24593 X B.

**CHAMPAGNE
LECLERE**
(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)
Manipulant
CHAUMUZY - 51170 FISMES
Livraison à domicile.
Demandez prix

CHÈRES PHOTOS



L'équipe de « Marcheurs » du X B en 1943. A genoux, le premier à partir de la droite, notre ami FOURNIER Jean (Stalag X B).



Debout, le premier à partir de la droite, notre ami Henri GUENIER, Stalag X A. Si quelqu'un d'autre se reconnaît, écrire au journal qui transmettra.



Photo transmise par Mme Marie-Thérèse SAUVAGE, (Stalag X B).

PRÉCISION

La photo de l'orchestre du Kommando « Admiral Brommy » parue dans Le Lien du mois de mars, page 4, nous a été communiquée par notre ami Charles VAUGIEN, 11, rue Robespierre, Apt 77, 52000 Chaumont. Les camarades intéressés peuvent lui écrire à cette adresse.

CHOSSES VUES (4)

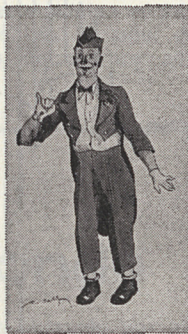
L'hôpital est splendide, c'est certain ; il est immense : des milliers d'hectares ; un bois de trois kilomètres de pourtour dissimule 48 blocs, catalogués en pavillons de chirurgie, de contagieux, de malades bénins, de blessés ; les cuisines sont vastes comme une église, carrelées de la céramique la plus propre, munies de 16 autoclaves et des derniers perfectionnements ; une voie ferrée dessert tous les pavillons, les cuisines, la boulangerie, les étables et la porcherie, la buanderie kolossale, l'usine qui assure l'électricité et l'eau chaude à toute heure et partout ; le bourg qui s'est construit compte une centaine de maisons pour les officiers, les employés, avec église, écoles, stade, gares de chemin de fer pour les travailleurs de Klèves. Oui, tout cela est fort bien ordonné, y compris le petit jardin zoologique, les fleurs qui grimpent partout, la cantine, le cinéma ; mais toutes ces constructions stéréotypées et lourdes fatiguent l'œil qui voudrait du nouveau et voit, à chaque carrefour, se dresser un cube de maçonnerie semblable au voisin. Il y a place pour trois ou quatre mille fous et folles en temps de paix... ; comment se fait-il qu'il y ait tant de gens incomplets dans un pays où tout est calculé, pesé, mesuré ?... Ces fous !... Nous les voyons tous les jours, pauvres épaves déguenillées, attelées par dizaines à la corde qui tire un chariot, sortir les betteraves qui vont constituer les centaines de mètres de silos alignés par quatre... Ces fous !... Nous les voyons se précipiter devant nos pavillons, à l'heure des repas, pour y gratter, avec une cuiller, le fond des chaudrons déposés sur le bord de la voie et que le train doit collecter pour conduire les déchets à la porcherie ! Une note paraît même, nous obligeant à attendre le passage du train pour remettre ces chaudrons, afin d'éviter le gaspillage, de ne pas priver les porcs aux dépens des humains inutilisables. Ces fous... Nous les voyons, en longues colonnes, sortir de leurs pavillons et attendre le morceau de pain qui constituera leur maigre repas... Ces fous... Nous les voyons tirer sur de longues cordes pour abattre des arbres et nous les entendons crier en même temps, pour synchroniser leurs efforts. Que crient-ils ? « Ho hiss » ? Non pas ! Mais : « Heil Hitler ! » et les gardiens frénétiques, en habit vert et casquette à visière, donnent la cadence et... des coups de canne !... « Heil Hitler ! », ces fous le disent encore, levant la main, quand ils vous croisent... Et vous les croyez fous, vraiment ! Peut-être pas celui que j'ai trouvé un jour, seul à la cordonnerie, où j'allais chercher un sac, et qui, voyant un uniforme français, me salue, du plus raide salut militaire de France et se présente : « Légionnaire Litz, 3^e bataillon, 12^e compagnie ! Moi, connais Alger, Sidi-Bel-Abès, Tlemcen. Moi, légionnaire 15 ans. Moi, revenir Allemagne... pas bon, Allemagne ! Vouloir retourner en Algérie... coffré frontière... au gniouf Bedburg ! Moi cordonnier. Rien faire ! Toucher 3 marks. Moi prendre cuite ! Moi pas fou ! Beau Afrique ! Salut, Kamarad ! » Et ses yeux brillaient.

Mais voici que le beau zèle du début tombe chez les sanitaires à croix gammée : leur nombre diminue, le service est négligé ; le médecin ne vient plus donner ses leçons de peinture et ses commentaires ; les manières empressées font place à la brusquerie... Cependant, on nous conseille de guérir vite afin d'aider les Allemands à franchir le Détroit ! Non, merci ! Nous préférons attendre... La nourriture devient fade : soupe à l'os mercredi et samedi. La soupe à l'os ! Quelle recette culinaire ! Un immense baquet au milieu de la chambre : mélange de haricots, de pommes de terre, de choux, de carottes, de lentilles, de rutabagas, de petits pois qui se déposent au fond du récipient rempli d'un bouillon abondant où nagent désespérément de minuscules morceaux de lard ou de couenne de porc ! La première fois, le succès fut grand. Mais voici que le bouillon disparaît, laissant place au mortier consistant qui s'aplatit dans votre assiette avec un bruit caractéristique d'immondices tombant sur le pavé. Les assiettes retournent à moitié pleines. Désormais, les estomacs délicats devront s'imposer un jeûne bi-hebdomadaire.

Si les blessés pouvaient soulager leurs heures de cafard en se contant leurs communes misères et se sentaient unis par la souffrance des corps, j'avais l'impression de porter seul ma croix morale que je sentais lourde, ne trouvant autour de moi personne pour la comprendre. Quel malade allait donc plaindre ce bien-potant ? cet homme que l'on croit sans famille parce qu'il est religieux ! Les souffrances de mes camarades étaient, certes, bien supérieures aux miennes et la simple vue des plaies de leurs membres m'ôtait tout courage de leur confier celle qui me saignait au cœur, lorsque, accoudé à la fenêtre, le regard perdu vers la forêt qui borde le Rhin, je songeais à Saint-Gabriel et renvoyais les murs gris de la « Grande Maison ». A quel ami confier que le souvenir de mes occupations et de mes élèves obsède ma pensée, quand cet ami lui-même a laissé, pour partir, son atelier, son commerce et ses enfants ? Et qui n'a pas comme moi, au pays, de vieux parents inquiets, comme les miens sans nouvelles et dont les lettres ne parviennent jamais à Bedburg ? Qui n'a pas, comme moi, des frères mobilisés, prisonniers ? Mais quel ami chrétien viendra me dire : « Prions ensemble pour élever nos cœurs ! » Et pourtant, chers camarades de M. A., vous m'avez, sans le savoir, rendu un immense service : celui de me tenir occupé, et de tuer, par le travail, le cafard que j'ai senti comme vous ! Lorsque, pour taquiner, vous m'avez dit : « Tu songes, Dodore ! A quoi donc peut songer un Dodore ?... Apporte mes béquilles et refais mon lit... cela t'occupera ! » Chers amis, vous m'avez donné la force d'attendre et de résister comme vous !

(A SUIVRE).

Le coin du souzire



par Robert VERBA

Vague à l'âme

Ils étaient six anciens K.G.F. à leur réunion mensuelle, six qui, malgré un froid glacial, se rencontraient au 46...
Manque de pot, une panne de chauffage les obligea à quitter le bureau. Ils se rendirent en grelottant au bistrot d'en face et s'installèrent au fond de la salle.
— Quel hiver pourri ! De mon temps on n'aurait jamais vu ça, dit Marcel, d'un ton désabusé.
— Tu parles... ton temps... c'était aussi le nôtre, rétorqua Pierre, et au moins, quand il faisait froid, on pouvait se couvrir en dessous avec des caleçons longs en pure laine... Va les trouver aujourd'hui ! La mode est au petit slip qui n'arrive pas à te chauffer une fesse !
— S'il n'y avait que ça, dit Michel, vous vous rendez compte que je mets maintenant 1 h 1/2 pour venir jusqu'ici, alors qu'il y a vingt ans je ne mettais qu'une demi-heure. Ces embouteillages me rendent fou et quand je retourne chez moi le soir, je suis complètement crevé !
— Et la bouffe, dit Mimile, apprécies-tu aujourd'hui le poulet ? et le veau aux hormones, et les œufs, le lait, les fruits ? T'en régales-tu comme autrefois ?
— Au fait, dit Jo, on ne nous sert pas. Hep ! Garçon !
— Voilà, voilà, j'arrive. Que désirez-vous, Messieurs ?

— Pour moi, ce sera un tilleul-menthe bien chaud.
— Moi aussi.
— Moi aussi.
— Moi aussi.
— Moi aussi.
— La même chose pour moi, dit Bernard, dans une tasse bien propre ! Dire que dans le temps pour cent sous, c'est-à-dire cinq francs anciens, soit deux cents fois moins cher que les dix francs que coûte aujourd'hui ce tilleul, je me payais une fine à l'eau au Colisée où je passais une soirée formidable en dansant avec de jolies filles, un tango, une rumba, un fox, etc... C'était sensationnel, même à regarder les autres. Aujourd'hui qu'entend-on ? Boum-boum, crin-crin... du bruit à en devenir sourd ! Et des filles, des garçons, la bouche ouverte, les yeux vers le plafond et le derrière qui se tortille.
— Tu as raison, ce n'est plus de la musique, ni de la danse, c'est du donbi...
— C'est quoi du donbi, demanda Jo, inquiet de ne pas comprendre ?
— Et bien tu retardes encore plus que moi, rétorqua Pierre, le donbi c'est du bidon en « verlan ».
— Tu te fous de moi, qu'est-ce que le verlan ?
— C'est l'envers retourné ! Dis donc, on ne croirait pas que tu as six enfants et je ne sais combien de petits-enfants. Tu ne parles donc jamais avec eux ?
— Si je ne parle pas avec eux ? Certainement davantage que toi avec les tiens, mais moi je parle français !
— Stop ! Arrêtez vos sornettes, dit Henri. Vous me cassez les oreilles avec vos histoires à la gomme. Vous ne croyez pas que cela suffit, avec la télé qui, tous les soirs, nous abrute et nous empêche de nous coucher comme dans le temps ! Je ne suis jamais au lit avant onze heures du soir à cause de mon épouse qui tient à regarder les programmes de plus en plus débiles. Après cela vous vous étonnez qu'il y ait de moins en moins de naissances en France. Et puis...
— Tiens, voilà le garçon qui nous apporte de quoi nous réchauffer.
— Voilà, Messieurs ! Six tilleuls-menthe, dont un dans une tasse propre. C'est pour qui ?

Mots croisés n° 440 par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

HORIZONTALEMENT :

I. - Ainsi est qualifiée une boisson qui porte à la tête ou qui enivre.
II. - Leste et vif. - Un loup guère dangereux. — III. - Forme musicale dérivant du rock et du folk. - Produit du sel dans les marais. — IV. - Ne donne plus signe de vie. - Note. — V. - Une mauvaise grippe oblige à s'y étendre, mais à l'endroit. - Refus. — VI. - Enzymes. - Le faire quand il y a une fête est toujours agréable. — VII. - A touché le filet. - Interpellation familière et ironique lorsque l'on y ajoute « amie ». — VIII. - Une sportive l'est souvent à faire de l'exercice. — IX. - Objets utilisés par les femmes ne désirant pas devenir mères de famille nombreuse.

VERTICALEMENT :

1. - Remplacent les minuscules. — 2. - S'éteignent. — 3. - Cançanière. — 4. - Pronom. - Erre en plein centre. — 5. - Expérimente. - Couleur d'un dada. — 6. - Voyelles. - L'avoir dans la main signifie ne pas être courageux. — 7. - Personnage cruel créé par Jarry. - Religieuse dans le style archaïque. — 8. - Etourneau. — 9. - Crevées !

Solution page 7.

MONUMENTS AUX MORTS

La statue du poilu enlevée d'un monument aux morts à Saint-Pierre d'Aurillac (Gironde). Le maire l'a supprimée en déclarant que « ce soldat était un symbole de haine » (Journal des Combattants, n° 2066, 31 janvier 1988).

Au-delà du geste sacrilège qui consiste à défigurer un monument, comme si l'on y traçait des graffitis, on est en droit de s'interroger dans le cas d'espèce sur la déclaration même du premier magistrat de la cité girondine qui voit dans le soldat représenté — le journal n'en donne pas la reproduction — « un symbole de haine ». De l'homme pour l'homme ou de l'homme pour la guerre ?

A l'instar du Panthéon, de la mairie, le monument aux morts de la guerre — chaque commune de France ou presque a le sien — est un lieu de mémoire collective, « traversé de dimensions multiples »... Dans la très belle édition publiée en 1984 aux Editions Gallimard sous la direction de Pierre Nora, « Les lieux de mémoire », on trouve au tome I : « La République », due à la plume de l'historien Antoine Prost, une passionnante étude consacrée aux monuments aux morts : édification, typologie, sémiologie, cérémonies, discours.

Notre propos n'est pas d'analyser un document qui se suffit à lui-même, mais d'en recommander la lecture à chacun et plus particulièrement aux maires de France. Trente pages sur un total de près de 700 que comporte ce magnifique volume — le chapitre consacré à la mairie est de longueur identique — n'exigent pas beaucoup de temps à dérober aux tâches administratives, si on doit compter cette lecture comme un travail...

A l'intention de monsieur le maire de Saint-Pierre d'Aurillac, nous détacherons ces quelques lignes en espérant qu'elles l'engageront à aller plus avant dans la découverte d'un sujet qui lui tient tant à cœur :

« Il est difficile de lutter contre les préjugés. L'un des plus tenaces, à gauche, même chez les historiens veut que les monuments aux morts expriment le nationalisme cocardier. Pour preuve, il n'est — dit-on — que de regarder les poilus glorieux qui les surmontent généralement.

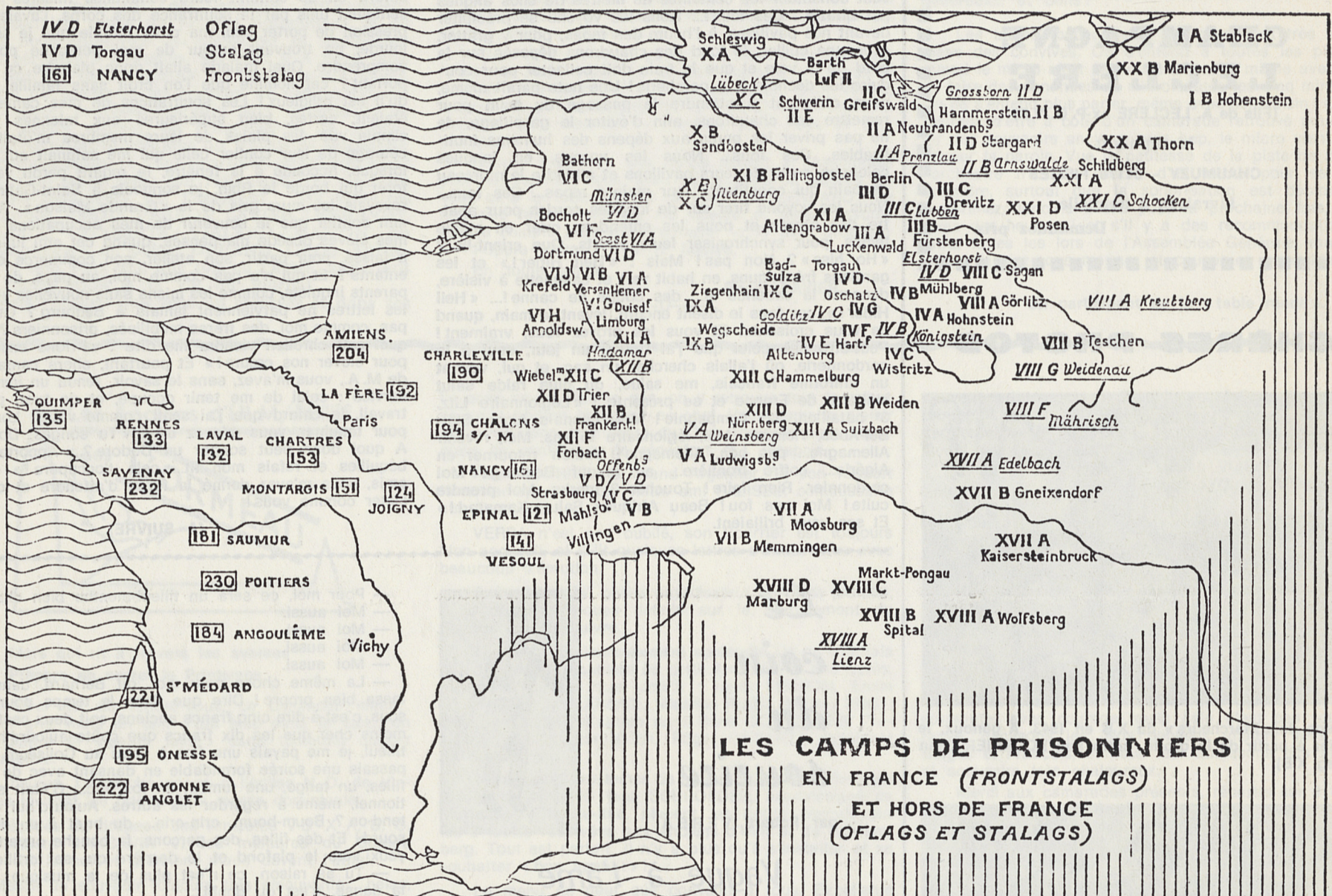
Cette affirmation demanderait pourtant à être vérifiée : sur quoi se fonde-t-on pour soutenir que les monuments aux morts sont en général des poilus triomphants ? L'enquête à laquelle nous nous som-

mes livrés apporte un démenti catégorique : les poilus sont nettement minoritaires, sur les places de nos villages. Et d'ailleurs, il ne suffit pas d'un inventaire sommaire de cette statuaire particulière pour fonder un jugement sérieux sur les monuments qui la supportent : ces monuments constituent un ensemble complexe de signes, et les lire en ne prêtant attention qu'à la statuaire revient à déchiffrer une phrase à partir d'un seul mot : le contre-sens est inévitable » (...) - p. 200.

A l'heure où nous écrivons ces quelques lignes, nous ne savons rien de la suite qui a été donnée à l'affaire. Si le déplacement du monument tout entier pour des raisons de voirie a été entériné à l'unanimité des membres du conseil municipal, sa mutilation par suppression du poilu a suscité de nombreuses protestations. Nous y joindrons la nôtre et celle des combattants de 39-45 qui adhèrent à notre Amicale. En souvenir des 120.000 « morts pour la France » de la campagne 39-40 et de ceux de toutes les guerres, des réalités qui dépassent de loin les conceptions philosophiques de chacun sur la guerre elle-même.

J. TERRAUBELLA.

A.C.P.G. 39-45.
(Mérignac - Gironde).



Le coin du poète

TON FRERE PRES DE TOI...

C'est parce qu'ils ne savent pas qu'ils sont bons que les hommes sont si méchants.

...Regarde : Quand tu fais les courses et que tu es de bonne humeur.

Que tu entres dans les magasins en disant : « Bonjour, Madame » avec dans la voix ce petit rien qui montre si bien que tu es content de dire Bonjour à quelqu'un.

Et qu'en payant ton beurre, ou ta viande, ou ton pain, tu parles du beau temps et du printemps qui vient, n'est-ce pas qu'il se passe une grande chose ? Et qu'à ce moment-là tu sens ton Dieu tout près ? Et que tu communies avec toute la Terre ?

...Et quand tu reçois une lettre de quelqu'un que tu n'as jamais vu mais qui commence sa lettre en t'appelant Cher Camarade, n'est-ce pas qu'il n'existe plus de peine au monde ? Oh ! Mon Dieu, faites que nous soyons toujours dans cette merveilleuse idée d'amour.

Mon Dieu, les gens s'entre-tuent parce qu'ils ne savent pas qu'ils s'aiment. Et peut-être aussi, pas tous, quelques-uns, parce qu'ils ont honte de s'aimer.

Mon Dieu, faites que partout l'on dise, dans tous nos parlements, dans toutes nos églises qu'il n'est pas honteux de s'aimer...

Mon Dieu, au cours de cette année qui peut être très belle ou mauvaise selon qu'elle soit faite, je vous demande que les hommes n'aient plus peur d'eux-mêmes, qu'ils ne se cachent plus derrière le mur de la peur, — Cette peur à laquelle ils ont si bêtement donné le nom de haine — et qu'ils découvrent tous qu'ils s'aiment !

Poète ouvrier Robert EDOUARD.
(« Fraternité », n° 167, janv. 1988).

Amitié - Tendresse - Amour

Sur la scène de la vie j'ai joué ma partition à l'exemple de tant de couples qui ont déjà franchi ou vont franchir le seuil du troisième âge. Lorsque je fais le bilan d'une existence féconde, mais tourmentée et riche en péripéties, j'éprouve le besoin de mettre en relief cette amitié, cette tendresse et l'amour : un fameux tiercé en somme.

Pour moi, l'amitié sincère est une denrée plutôt rare dont il faut prendre soin. J'ai découvert l'amitié sur les bancs de l'école, depuis nous faisons route ensemble. Mais cette amitié-là se révèle bien superficielle. Il en est une autre riche, féconde, indéfectible dont les promoteurs sont tout simplement ces camarades de régiment, de guerre et surtout de captivité.

Dans les camps de prisonniers la condition humaine, face à sa survie, avait effacé les inégalités sociales donnant ainsi naissance à une amitié authentique, inaltérable. Mais de retour de captivité, pris dans les tourbillons d'une vie nouvelle, j'ai peu à peu négligé cette amitié qui a fini par disparaître de mon horizon.

L'heure de la retraite venue j'ai tout mis en œuvre pour retrouver mes compagnons d'infortune, mais en vain. Aujourd'hui le plus grand regret de ma vie est de n'avoir pas fait durer ces liens si puissants qui m'unissaient à mes frères de misère. Voilà une négligence coupable dont il me faut payer le prix.

Qu'en est-il de la tendresse ? Appartenant à tous les âges, la tendresse est, à mon avis, le plus beau fleuron de la vie affective, sentimentale. Elle ne se décréte pas, sélective elle se manifeste à l'égard de tous ceux qui nous sont chers.

Bien qu'arrivé au soir de ma vie mon affection reste la même. Tous ceux que je chéris connaissent et apprécient la qualité de mes sentiments. Aujourd'hui encore il m'est impossible de prononcer le mot « tendresse » sans penser à ma mère. Ah ! cette maman dont les caresses avaient le don de calmer mes chagrins d'enfant. Lorsque j'étais malade elle se penchait sur mon petit lit et dans ses yeux, voilés par les larmes, je lisais sa douleur et son amour.

Précisément parlons de l'amour de celui de la chanson qui berce et console le pauvre monde. A l'aube de mes 70 printemps j'avoue que l'amour avec un grand

A ne fait plus partie de ma panoplie. Certes, j'aime toujours mon épouse qui me le rend bien. Mais notre amour est un amour serein, un amour d'automne semblable à un fruit bien mûr gorgé de suc. Par contre je connais des couples âgés qui n'ont plus rien à se dire mais qui sont assez intelligents pour se supporter et continuer une route commune même semée de désillusions. Quant à moi, ma plus grande joie est d'avoir un enfant sur les genoux et l'entendre me dire : « dis papy, raconte moi une histoire ! »

Aimer, se sentir aimé quel réconfort. Je ne saurais oublier l'amour du prochain dont je m'efforce d'être le messager en créant ou en restaurant des tissus de fraternité, de réciprocité où l'on vivra le « Aimez-vous les uns les autres ».

L'amour est finalement le meilleur chemin vers le bonheur puisqu'il anime toute vie, dans ses aspects professionnel, social et familial, dans un grand souffle de joie et d'espérance.

Robert AIGUILLON.

U. N. A. C. REGION NORD

Chers Amis,

Nous aurons le plaisir de nous réunir à nouveau à LILLE, le dimanche 15 mai prochain, et ce sera une joie de se revoir inchangés, ou presque, tant l'amitié embellit les choses et le visage !

PROGRAMME

— 10 h 30. Messe à l'Eglise Saint-Maurice, près de la gare, avec une méditation de l'Abbé Vilette.

— 12 heures. Dépôt de gerbes au Mur des Déportés. Minute de silence. Passage respectueux devant les cendres de nos morts.

— 12 h 30. Réception officielle par la municipalité de Lille, au premier étage de l'Hôtel de Ville.

— 13 heures. Banquet dans la salle de restaurant du sous-sol. Prix : 110,00 F.

● S'inscrire dès que possible auprès de Paul Van Moerbecke, 65, rue G. Baratte, 59650 Villeneuve d'Ascq. C.C.P. 1 630 39 L Lille.

Sur la route de la soie

Après le printemps égyptien, voici l'été chinois.

Quelqu'un de savant, ancien ministre et toujours académicien, a écrit un livre au titre prometteur : « Quand la Chine s'éveillera ». J'y suis allé et en suis revenu avec la conviction qu'elle est déjà bien réveillée.

Pas question de tout voir en un petit mois, c'est évident, mais la « Route de la soie », empruntée sur des milliers de kilomètres, en voiture et en train surtout, à travers le Sin-Kiang et le Canzou jusqu'à Pékin, ne laisse aucun doute là-dessus : la Chine Populaire bouge et se développe à pas de géant.

L'itinéraire se présentait le plus simplement du monde au petit groupe associatif déjà rodé par de longs et fréquents voyages. Nous étions pourtant les premiers Français à passer par le défilé de Panfilov et le col de Khorgos, entre l'Ala-Taou et les Monts Célestes ou Tian-Chan. Il suffisait de reprendre à rebrousse-poil la fameuse route du Nord qui conduisait jadis les caravanes chargées de soie de Xian, l'ancienne capitale de l'Empire de Chine, à Samarkand et, au-delà, en Occident.

On s'étonne toujours à l'étranger de rencontrer des gens qui vous ressemblent et qui vivent tout aussi bien que vous, surtout quand on les croit en retard. Voilà bien la première impression que j'ai ressentie en observant mes premiers Chinois sur leur sol. En dépit du contraste qui frappe au sortir d'un pays aussi avancé que l'Union Soviétique, on reste littéralement bouche bée devant l'éclatante santé de ce peuple. Mes premiers clichés en témoignent. Les enfants sont beaux et souriants et leurs parents ne le sont pas moins. Les gens âgés plissent des yeux pleins de finesse et de bonté. Pour qui connaît certains quartiers de nos villes et les bidonvilles du Caire, entre autres, les habitations chinoises et leurs abords, y compris chez les plus pauvres, sont des modèles de propreté, d'ingéniosité et même d'un sens extraordinaire de l'art et du goût. Il ne faut surtout jamais oublier que la Chine compte un milliard d'habitants et plus. Ce chiffre énorme ne doit pas sortir de la tête quand on va en Chine et qu'on y juge le niveau de vie ! Bien nourrir et bien habiller ce milliard d'hommes, quel exploit déjà ! Sans parler de l'avancée technologie qui permet à la Chine Populaire de lancer plus de satellites dans l'espace que la France et l'Europe occidentale. Chapeau !

Mais l'heure pour nous, compagnons de la « Route de la Soie », est d'admirer avant tout la Chine dans ses paysages et dans son histoire plusieurs fois millénaire. Les gorges escarpées du Tian-Chan, le Mont Kogda-Feng de plus de 6.000 mètres, le désert de Gobi avec sa dépression et son oasis étonnante de Turpan (plus de 60.000 habitants), où il fait cette année 47 degrés à l'ombre, la colline rocailleuse du dragon, la haute dune des sables chantants, la vallée des vignes, les monts tantôt « sanglants » et tantôt noirs surplombant le Hoang-Ho ou Fleuve Jaune à Lanzchéou, les vallons et les coteaux verdoyants du Canzou dans la région de Xian, les champs de riz encore tout verts et tant et tant de merveilleux villages aux toits roses ou jaunes, où la bicyclette est reine... Tout cela ne peut être qu'une

infime partie de nos plus beaux spectacles sans compter les ciels admirables de Pékin.

Pour ce qui est de l'histoire, la Chine n'a rien à envier à l'Égypte ni à l'une quelconque des civilisations anciennes. Son immense territoire (près de 20 fois notre hexagone) est truffé de vestiges des temps de la préhistoire aussi bien que de l'antiquité. A Bampo, à Gaochang, autour de Dunhuang, pour ne citer que les sites les plus fameux de notre « court » itinéraire, on va d'émerveillement en émerveillement. Des villes de terre séchée, autrefois pleines de vie et d'activité et qui ont été fondées plusieurs siècles avant notre ère, tombent lentement en poussière. Le spectacle en est hallucinant. Par contre, dans les Grottes de Magao, dites « des mille bouddhas », vivent toujours et resplendent de fraîcheur depuis des siècles les fresques et les statues les plus étonnantes, les plus émouvantes, dont le célèbre Bouddha de terre cuit de 26 mètres de haut debout dans sa grotte individuelle et dans sa pose énigmatique pour l'éternité. On n'en finirait pas d'énumérer ces trésors, plus curieux les uns et les autres et si divers et différents des nôtres... Je ne veux que m'arrêter un instant encore sur l'extraordinaire découverte dont le monde a retenti dans les années 70 (exactement en 1974), aux environs de Xian, la première capitale de l'Empire de Chine. Le premier empereur, Qin-Shi-Huang, dont par ailleurs le tombeau millénaire n'a pas encore été ouvert, n'avait, à l'approche de sa mort, rien trouvé de mieux pour s'assurer la gloire éternelle que de faire exécuter en terre cuite et grandeur nature plus de 7.000 statues représentant une partie de son armée, cavaliers et fantassins et de les faire... enterrer. On les a découvertes et exhumées. La vue de cette armée de « fantômes », dont chaque soldat, officier ou général a un visage et une expression différents, est et restera longtemps unique au monde.

Mais on ne peut parler de la Chine sans vanter ses temples et ses pagodes. Les grande et petite « Pagodes de l'Oie Sauvage » à Xian, de même que la mosquée typiquement chinoise, méritent bien une mention spéciale. Je ne connais pas de plus grand plaisir que de se promener dans leurs jardins aux fleurs vives et odorantes, tandis que les cigales vous excitent à en perdre la raison de leurs milliers de « crécelles » assourdissantes comme nulle part ailleurs sous le soleil. Et pourtant chez l'impératrice Cixi, sous les frondaisons du palais d'été, la promenade est encore plus captivante. Des pavillons, petits et grands, aux toits cornus et tarabiscotés de tuiles multicolores, offrent leurs bancs aux promeneurs sur les bords de lacs et d'étangs, où nagent des tapis de nénuphars en leurs. La foule est dense et gaie dans l'extraordinaire galerie qui court sur près d'un kilomètre entre l'eau et les collines. Elle est faite de bois ouvragé et peint. Du vert, du bleu, du jaune, du rose et du rouge aux tons pastels. Mais surtout, splendeur inégalée, les festons de son plafond et de ses « murs » présentent plus de 40.000 tableaux et scènes aux sujets les plus variés et tous différents les uns des autres. De temps à autre la galerie s'ouvre sur des portiques et des « palais » nichés dans la verdure ou se mirant dans le lac. Au bout de cette féerie vous attend un bateau de marbre aux aubes figées à tout jamais...

Enfin Pékin. Il se fait déjà tard quand nous arrivons à l'hôtel Hua Du. Il n'empêche que la plupart iront le soir même voir la fameuse place Tien An Men (de la Paix Céleste) et admirer, sur près de 50 hectares, l'un des « carrefours » les plus importants de la Planète, là où se déroule l'événement ou, en tout cas, une grande partie de l'histoire contemporaine de cet immense pays, un continent à lui tout seul, où vit le cinquième de l'humanité d'aujourd'hui.

Trois jours à Being (c'est le nom chinois de la capitale, à savoir « Ville du Nord »), voilà bien le minimum à consacrer à une métropole de 9 millions d'habitants (dont 5 millions de cyclistes) ! Mais je ne veux pas prolonger outre mesure cette « histoire » déjà bien longue. Qu'il me suffise de citer, pour abrégé le texte, le Temple du Ciel, le Temple du Lama, la Cité Interdite... Celle-ci, dont le nom rappelle le passé autocratique des Empereurs de Chine, reste de nos jours le « quartier » le plus visité de Pékin. C'est une succession fabuleuse de palais et de temples sur 70 hectares et plus. On ne peut que s'y perdre, d'autant qu'à chaque pas le merveilleux vous accroche. Je crois sincèrement qu'on ne trouve rien de comparable au monde sur le plan de l'architecture.

Pour finir, un morceau de choix, la « Grande Muraille ». On dit que c'est la seule construction humaine visible de la lune. Je le crois volontiers. On ne peut voir du reste que des tronçons restaurés. Rien de plus impressionnant. Cette fameuse muraille, que les Chinois ont commencé à construire deux siècles avant notre ère pour se protéger des invasions du Nord et du Nord-Est, a fini par s'étendre sur près de 6.500 kilomètres. Haute de dix mètres et large de huit en moyenne, elle se renforce de tours et de fortins énormes par milliers et franchit montagnes et vallées sans la moindre vergogne. On en reste béat d'admiration, car la muraille semble l'œuvre des Titans de la Mythologie...

Il reste à conclure. Et on ne peut mieux le faire qu'à propos de la soie. Celle-ci me paraît au demeurant très symbolique à la fois de la Chine et de sa « longue marche » à travers l'Histoire. Il faut une multitude de cocons de soie, « fruits » du mûrier où vit la fameuse chenille, pour fabriquer ce merveilleux tissu. Et concrètement, de chaque cocon on tire en moyenne deux kilomètres de fil et un seul kimono en nécessite 6.000 kilomètres, soit la distance de Paris à Tachkent. C'est avec la patience du « ver » et la douceur de la soie que la marche en avant de ce grand peuple le conduira au bonheur, j'en suis convaincu. Il a déjà fait des pas de géant. La sérénité s'est installée maintenant après l'effort violent des premiers actes nécessaires à la reconquête de l'indépendance. Il suffit de se promener sur la Place Tien An Men pour s'en rendre compte. A la nuit tombante, des milliers de jeunes s'y rencontrent et discutent dans le calme et la bonne humeur. Curieusement ils mettent en faisceaux leurs bicyclettes au repos et s'accroupissent en cercles de dix ou douze. Je suis sûr qu'ils parlent de l'avenir, de l'avenir de leur grande patrie et du leur. Ils n'ont aucun souci à se faire, car le plus dur est fait et ils savent que le monde a besoin de la Chine comme de l'un des plus solides piliers de la civilisation humaine.

Fernand MASSON.

La plus grande forteresse et le plus grand cercueil du monde

Sur la plage de Sangatte, entre Calais et le Cap Gris Nez, les ouvriers de l'E.D.F. effectuaient dernièrement des travaux pour passer le câble à haute tension destiné à fournir du courant électrique à la Grande-Bretagne. Voyant dépasser du sol un bout de métal rouillé, ils grattent autour pour découvrir à leur grande surprise un Spitfire presque intact qui s'est posé sur le ventre il y a plus de quarante ans. Le pilote a dû sauter en parachute car on ne retrouve pas ses restes. Par contre, les mitrailleuses du chasseur anglais sont encore approvisionnées en munitions. Des artificiers les font sauter. La R.A.F. fait abandon de l'appareil que l'on transporte à Mimoyecques, village voisin où s'élève — non, où est creusée — la plus grande forteresse du monde et là où s'est créé un Mémorial international destiné à entretenir le souvenir des milliers de travailleurs déportés emmurés à l'intérieur du fabuleux ouvrage.

Pourtant, quand on y arrive, il faut avouer qu'on est déçu. Une carrière au flanc d'une molle colline et tout au fond, l'entrée d'un tunnel. Alentour, le moutonnement monotone des champs de blé dorés alternant avec les étendues verdoyantes de betteraves et de pommes de terre.

On franchit une bouche noire que garde un blondinet à casquette. On pénètre dans un immense tunnel : 600 mètres de longueur et la hauteur d'une voûte de basilique. Là, une galerie qui s'ouvre perpendiculairement conduit à un second tunnel parallèle au premier et en tous points semblable. Voilà pour la partie visible. Car au-dessous de ces deux immenses tunnels, il y a trois autres étages situés à 30, 70 et 100 mètres de profondeurs. Au total 2800 m de galeries et pour les creuser, il fallut extraire 740.000 mètres cubes de craie.

A cette tâche de forçats fut employée la grande armée silencieuse de déportés du travail embrigadés de force dans l'Organisation Todt : des Polonais, des Hollandais, des Hongrois, des Français, des Belges, des Autrichiens, des Ukrainiens, des Allemands antinazis et — on s'en serait douté — des Juifs. La misérable cohorte de toute l'Europe persécutée !

—0—

Que faisaient donc les Allemands sous cette colline, dans les profondeurs craieuses du Calaisis ? Quelle invention diabolique cachaient-ils ? C'est la Résistance française qui en découvrit le secret, l'un des mieux gardés de la seconde guerre mondiale.

Hitler avait décidé d'installer à Mimoyecques ce qu'il appela le « canon de Londres », la dénomination officielle étant Hochdruckpumpe, c'est-à-dire la pompe à haute pression.

Il s'agissait de la 3^e arme secrète enfantée par les nazis ; le V3, successeur des V1 et V2, de sinistre mémoire. C'était un canon inédit inventé en 1942 par l'ingénieur Coenders, de Sarrebruck. Son tube avait un diamètre de 15,25 m et une longueur de 127 m. Tout le long de ce tube, à des intervalles réguliers, étaient disposées des chambres munies de charges explosives qui, tirées successivement et automatiquement par allumage électrique, accéléraient l'obus ou plutôt le missile stabilisé par des ailettes. Il mesurait plus de 3 m, pesait 1351 kg dont 25 de charge explosive et avait une portée de 250 km. L'objectif était Londres et les supposées plages de débarquement des armées alliées.

—0—

Des travaux entrepris au milieu de l'année 1943, longtemps on ne vit rien. Jusqu'au jour où une reconnaissance aérienne alliée repéra les sorties des tubes de lancement : de simples cheminées bétonnées inclinées vers l'Angleterre selon un angle de 30°. Il devait y en avoir 25. Les calculs étaient formels : à raison d'un missile toutes les 12 secondes, la ville de Londres serait détruite en une seule journée.

Dès lors, les bombardements alliés se succédèrent sans discontinuer mais, hélas, sans autre résultat que de tuer aux alentours de nombreux déportés. Au matin du 6 juillet 1944, soit un mois après le débarquement de Normandie, la R.A.F. appuyée par le groupe « Tunisie » des Forces aériennes françaises libres attaqua la forteresse avec 106 « Halifax », 2 « Lancaster » et 5 « Mosquito ». Les appareils réussirent à réduire au silence la « Flak » allemande. Ils purent ainsi descendre plus bas pour y déverser 378 tonnes de bombes. Parmi elles, la nouvelle bombe Tallboy (Grand garçon) de 5,4 tonnes. Chance inouïe, l'une d'elles pénétra jusqu'au fond d'une cheminée et y explosa, détruisant toutes les installations. Des poches d'eau crevèrent, inondant les étages inférieurs... 6.000 travailleurs furent noyés, étouffés, écrasés ou broyés ainsi que leurs géoliers.

Les rares survivants ne parvinrent pas à porter secours aux emmurés. Même aujourd'hui, on n'a pas pu atteindre les profondeurs où reposent tant de victimes.

Eux au moins, ils possèdent un tombeau. Il n'en va pas de même pour le lieutenant Joseph Kennedy, frère aîné du futur président John-Fitzgerald, Le 12 août 1944, le B24 Libérateur qu'il pilota entra en collision au-dessus de Mimoyecques avec un B17 téléguidé bourré d'explosifs. Les débris des deux appareils furent éparpillés sur plus de 10 km.

REGARDS (suite)

J'ai relevé dans le numéro 438 du Lien, p. 2, l'anecdote du camarade STILLER que je compléterai ainsi :

« Si en juin 40 il y avait à Sandbostel une charrette à deux roues tirée par quatre bonshommes, un an plus tard, la modernisation aidant, il y avait une « tonne » de 6 à 800 litres à quatre roues avec capot de remplissage sur le dessus. Les paysans devaient la tracter avec deux chevaux !

La main-d'œuvre ne manquant pas au camp, il y avait toujours une équipe de huit à dix gars pour effectuer la corvée. J'étais présent en 1941 et j'ai assisté à la fameuse manœuvre. Chaque jour les Allemands diffusaient par haut-parleurs leurs communiqués de guerre, notamment ceux sur les bombardements de Londres. Cela irritait bien sûr nos camarades anglais qui, en réplique à cette « intox », inventaient des farces assez diaboliques à l'encontre de nos gardiens communs.

Le lendemain d'un bombardement sur Coventry, un communiqué allemand précédé du « Deutschland über Alles » avait particulièrement agacé nos Tômes. Avec des fleurs multicolores en papier ils décorèrent la « tonne », une équipe en tenue de sport était prête pour tracter l'engin. Durant son chargement on sortit le piano que l'on hissa sur les débris d'une baraque en démolition en bordure de l'allée centrale où devait passer l'odorant convoi : le récipient rempli, nos lascars oublièrent volontairement de fermer le capot...

Au démarrage l'équipe au piano entonna un air de charge militaire repris par les convoyeurs lancés au galop : la vitesse et les cahots du chemin, le vent aidant, projetaient des jets d'excréments sur le malheureux gardien qui suivait en boitant, criant mais en vain « langsam, langsam ! » tandis que le flot des curieux garnissait l'allée et s'efforçait d'entonner le même air pour encourager le pittoresque attelage.

Bien sûr, d'autres gardiens accompagnés de chiens eurent tôt fait de mettre un terme à cette mémorable cavalcade.

J'en ris encore en écrivant ces lignes aujourd'hui !

R. MONTENOT - 68803 - X B.

A cette date, les Alliés ne savaient pas encore que la forteresse du Calaisis était réduite au silence. Le « Canon de Londres » ne tirerait jamais. Le V3 était mort-né.

—0—

Article de Paul Dreyfus paru dans le « Dauphiné Libéré » et reproduit par « Présence » dans son numéro de juillet 87 et le Bulletin de l'Amicale Belge des X A, B, C, (n° 143).

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Mme GUILLAUME Andrée, Tréveray, 55130 Gondrecourt-Château.

DION Paul, 2, rue Frédéric-Chopin, 54000 Nancy.

GARREAU Frantz, 41, rue Pierre Curie, 45500 Gien.

DENIS André, 3, rue de Tocqueville, 87000 Limoges.

ALLIBERT Georges, 32, rue Lavoisier, 38100 Grenoble.

DEMONGEOT Marcel, 5, rue Charles Cros, 86100 Châtelleraut.

DANIEL Rémy, 63, rue de Chadelle, 54400 Longuy.

DURAND Raymond, 6, rue L. Petitnicolas, Anould 88230 Fraize.

MILLOT-BERRY, 9, rue Francisque Darcieux, 69230 St-Genis-Laval.

ROGIER Julien, Novy-Chevrières, 08300 Réthel.

CHARPENAY René, 104, Cours Berriat, 38000 Grenoble.

GUTHAPFEL Jacques, 47, Bld. Charlemagne, 54000 Nancy.

HERMANN Robert, 3, rue du MI Foch, 88100 St-Dié.

CIRCLAEYS Adonis, 29, rue GI Antoine Rexpoede, 59122 Hondshoote.

DEMMANY Georges, 17, rue République, Nehwiller, 67110 Niederbronn-les-Bains.

BONTRON Joannes, Maison St-Jean, Myans, 73800 Montmélian.

PRUVOST Auguste, rue Vallon Carrière Potteauq, 59150 Wattrelos.

L'Abbé PORCHERET Henri, Aumônier à l'Hôpital, 44270 Marchecoul.

Abbé THIEBAUT Georges, Aumônier à l'Hôpital Fouchart, 88107 Saint-Dié.

Mme SALVI Louise, 20, rue Eugène Sue, 38100 Grenoble.

VILLEMIN Martial, 57590 Delme.

MICHEL Pierre, 71610 Saint-Julien-de-Civry.

GAUTHIER Raymond, Uriménil, 88220 Xertigny.

LEFEVRE Roger, 79, rue du Onze Novembre, 93600 Aulnay-sous-Bois.

Mme VIDONNE Henriette, 74560 Monnetier-Mornex.

FALAGUE Théophile, Croisy-sur-Andelle 76780 Argueil.

BRION Jacques, 2, rue de Sevran, 93600 Aulnay-sous-Bois.

CORMONTAGNE Roland, 62, rue D. Casanova, 93360 Neuilly-Plaisance.

JUBERT Edmond, « Pères de l'Assomption », 83510 Lorgues.

Mme SECCHI Marguerite, Vaulx 74150 Romilly, écrit :

« Sur votre journal j'aime bien lire les récits des anciens P.G. qui relatent une vie que nous ne connaissions pas tout à fait. Mais je pense à toutes les épouses qui sont restées au foyer et qui ont dû continuer dans de très grandes difficultés à faire tourner la marmite ! Pourquoi de temps en temps ne pas leur donner la parole à elles aussi ? Ce serait peut-être une façon de leur rendre hommage pour tout ce qu'elles ont fait dans une période aussi troublée et aussi difficile ».

Chère Amie, nous n'ignorons pas ce que vous avez pu souffrir pendant cette maudite guerre et, dans notre captivité, c'était pour la majorité d'entre nous une véritable obsession. Nous sommes à votre entière disposition pour publier ces souvenirs qui, malheureusement n'arrivent pas à s'effacer complètement, et une fois de plus nous rendons hommage à toutes celles qui nous ont attendus fidèlement et avec qui, en rentrant, nous avons retrouvé le bonheur.

NADAUD Jean, 19, rue Nationale, 87230 Chalus.

SOLANS Adrien, 16, rue du GI Menvielle, 65200 Bagnères-de-Bigorre.

LABORIE René, 25, Av. Foch, 94300 Vincennes.

GELORMINI, Prunelli di Fiumorbo, 1988 Corse.

Mme Vve VALLI Joseph, Im. Wagram, « Jardins de l'Empereur » 20000 Ajaccio, Corse.

BLANC Raymond, 5, rue Ernest Lefèvre, 75020 Paris.

Abbé SOUAILLE Jean, Curé Doyen, Cedex 231, 60480 Froissy.

LEFEVRE Raymond, 610, rue du MI Galliéni, 78670 Villennes-sur-Seine.

PROT Jean, St-Georges-de-Poisieux, 18200 Saint-Amand-Montrond.

POISSON Maurice, 32, rue de Cordou, 77111 Soignolles-en-Brie.

PIFFAULT G., 18, rue des Alouettes, 30129 Manduel.

BRETEAU Pierre, 38, Bld de la Paix, 56000 Vannes.

ARNOULT Lucien, rue du Pigeonnier, 11140 Axat.

Mme BRUN Madeleine, 84, Av. Matisse, Pont Royal 06140 Vençe.

HADJADJ Roger, Place de la Mairie, 38390 Montalieu-Vercieu.

BELIGNE Roger, 33, Square Dufourmantelle, 94700 Maisons-Alfort.

CATHERINE Jacques, Monthurel 02330 Condé-en-Brie.

BOURGEOIS R., 29 A, rue du Grand Faubourg, 28000 Chartres.

BESSONNEAU J., 11, Allée des Géranioms, 44250 Saint-Brévin-les-Pins.

ALBERQUE Robert, 25, rue Heurtebise, 60200 Compiègne.

CROSS Camille, 11, rue du GI Négrier, 78800 Houilles.

Mme LEVY Yvette, 44, rue de Gaulle, Duppigheim, 67120 Molsheim.

DOUCET Georges, route Mareuil Saint-Martial, Val 24300 Nontron.

OUUDIN André, 24, rue du 19 novembre, 57158 Montigny-les-Metz.

RENOULT François, 15, rue 11 Novembre, Port 01460 Montréal-La Cluse.

BRESSIN Thomas, 49560 Nueil-sur-Layon.

GOT André, Av. O'Neil, 44100 Nantes.

LEHOUX-BAZOGUE J., Lerancher 72660 Teloche.

SITTERLIN Jean-Paul, 1, rue du Maire Dillmann, 67510 Lembach.

LEMOINE Henri, Provençères-sur-Marne 52320 Froncles.

Mme BARDIN Marie-Thérèse, 10, rue Madeleine, 21200 Beaune.

LALOI Edouard, Saint-Roch Torchefelon 38690 Le Grand Lempis.

HERROUIN Emile, 51, rue St-Héliér, 35000 Rennes.

Mme DEMEILLERS Suzanne, 2, rue Louis Bouilhet, 76000 Rouen.

GONVERS Armand, 9, Av. Roi Albert, 06400 Cannes.

PRALUS André, 29, rue de Clermont, 42300 Roanne.

GERARD René, 9, rue de l'Eglise, Vandeville 54115 Favières.

RETIERE Pierre, 133, rue d'Anjou, 44600 St-Nazaire.

NICOT Maurice, 12, rue GI Ferrie, 38100 Grenoble.

ANCEMENT Léon, 57 bis, Av. de Lattre, 54000 Nancy.

Abbé LAPEYRE Elie, Cure de Castetis, 64300 Orthez.

Mme DESCOTES Andrée, 7, r. Chambière, 57000 Metz.

BORDAT Eugène, Neisangues, 71110 Marcigny.

VALENTINI Augustin, 5, rue du Marché, 20200 Bastia.

BELLOT Roger, à Floremont 88130 Charmes.

Mme MOUET Marie-Louise, « Le Volland », Eyzin-Pinet 38780 Pont-L'Évêque.

POGGI Charles, « Les Arcades », 20217 Saint-Florent, Haute-Corse.

DOUCET Raymond, « Foyer Logements », Bld Max Dormoy, 19100 Brive.

BOUCHER André, 2, rue Villebois Marcuil, 51200 Epernay R.D.

MARTIN Pierre, 10330 Chavanges.

BIZOUARD Albert, 5, rue G. Guérin, 77100 Meaux.

LAULHE Gabriel, Lanneplaa 64300 Orthez.

GYPTERON Henri, 32, Chemin du Tertre, 72400 La Ferté-Bernard.

Abbé MABILLOTTE Pierre, 6, rue du GI Leclerc, 60210 Granvilliers.

LUBOINSKI Michel, 10, rue Henri Martin, 93270 Sevran.

BAVART Lucien, 12, rue Ribot, 60100 Creil.

JOURDA Léonce, 4, rue Lafayette, 09300 Lavelanet.

GUY Maurice, 5, rue Josias Paut, 30000 Nîmes.

Mme HAAB Suzanne, 38, rue de Lille, 90000 Belfort.

PERSYN Eugène, 55, rue Massenot, 59280 Armentières.

WEIDMANN René, rue de la Judée, 54200 Toul.

MOUFFLET René, Berguier, Laurac-en-Vivarais 07110 Largentière.

MAS Hubert, 81, Av. de Perpignan, 11130 Sigean.

BULTE Robert, 53, route de Rieulay, 59870 Marchiennes.

PIRE Georges, 6, rue R. Poincaré, 54800 Jarny.

BRUNET Pierre, 13, rue Banes, 92190 Meudon.

CAILLON Louis, 15, rue Colonel Roux, 05000 Gap.

ROUDIER Edmond, 280, Chemin des Détours, 30670 Aigues-Vives.

PELLERIN Lyonel, 62, Bld Henry Orrion, 44000 Nantes.

BATAILLE Jean, NGT, St-Martial-Entraygues, 19400 Argentat.

LEBLANC Louis, 37, rue des Castors, 21200 Beaune.

LINIER Constant, 76, rue François Coillard, 18000 Bourges.

CHARAMEL Charles, L'Abergement de Cuisery, 71290 Cuisery.

HURAT André, Ch. du Peuch, Le Vialmur, 19100 Brive-La Gaillarde.

LOUMENA Anselme, 10 bis, Av. de la Vallée Heureuse, 64110 Gelos.

BARRAQUE J., 15, rue des Cerisiers, 64300 Orthez.

PENCHON Paul, 15, Avenue de Champagne, 60000 Beauvais.

GOGER Alexandre, 14, rue du Cimetièrre Saint-Georges, 72000 Le Mans.

HINZ Alphonse, 2, Rés. Emile Zola, Bât. F, 92600 Asnières.

REYNAL Jean-Marcel, 10, rue Porte Tourny, 33220 Sainte-Foy-la-Grande.

SALVAGNAC A., 50, Av. de Villeneuve l'Etang, 78000 Versailles.

Dr MEULEY Jacques, 41, Bd Carteret, 51100 Reims.

BARELLI Bernard, P.G.-sur-Mer, Bergerie, Capte 83400 Hyères.

FAUVEL P.-J., 7, route de Moncel, Sorneville 54280 Seichamps.

HUGUENOT Marc, 102, rue de l'Eglise, 54220 Malzeville.

SALIGNAC Jean-Louis, Puydaniel 31190 Auterive.

GAUVIN Lucrèce, 38, rue Maxime Gorki, 18100 Vierzon.

LESAGE Antoine, 537, rue E. Lesage, Audigny, 02120 Guise.

LEVASSEUR Henri, entrepreneur, Gaye 51120 Sézanne.

DENDAUV Emile, 90-102, Av. du Dr Schweitzer, 59510 Hem.

BUFFAVAND Henri, Burigna, 39240 Arinthod.

VACHE Paul, Route d'Orange, 84820 Visan.

MAURY Jean, Lacave 46200 Souillac.

THEUREAU Jean, 17, rue de la Liberté, 71880 Chantilly-le-Royal.

BARTHOULOT Xavier, Chamesol, 25190 St-Hippolyte.

ROSE Léon, Palais Sapho, 34, rue Gounod, 06000 Nice.

EDME Sulpice, 3, rue D. en bas, Maurois 59980 Bertry.

GRAND Louis, Gilly-sur-Loire 71160 Digoin.

Mme REYNAUD, 10, Av. des Tilleuls, 42140 Chazelles-sur-Lyon.

DELANOY Jean, 19, rue Jean Goujon, 59100 Roubaix.

NEVEU Georges, La Marquise Saint-Georges, 85600 Montaigu.

HUCK Jean-André, 24, Allée des Pommiers, 93110 Rosny-sous-Bois.

BATUT Jean, 4, Square Leibnitz, 75018 Paris.

Mme DEMUYNCK Raymonde, 18, rue Calmette, 60550 Verneuil-en-Halatte.

EHRHARDT Emile, 19, rue de Balagny, 93600 Aulnay-sous-Bois.

REZ Louis, 65, Av. de la République, 92120 Mont-rouge.

AUBRY René, 11, rue du Dr Liebault, 54115 Favières.

FRANTZ Marcel, 36, rue de la Loire, 54860 Haucourt-Moulaine.

Abbé MILLELIRI Paul, 20164 Bonifacio.

Abbé CRUGNOLA Gabriel, 19, Av. de Robache, 88100 Saint-Dié.

DAGUIN Hubert, 8, Allée Turenne, 44000 Nantes.

FRANC Jules, « Les Hameaux La Lande Baule », 56190 Muzillac.

HELGEN Arnold, 7, rue de Tunis, 68100 Mulhouse.

CAPELLE Aimé, Bully, 76270 Neufchatel-en-Bray.

LOONIS, 31, Av. Masson Beau, 59190 Hazebrouck.

ESPERET J.-Gabriel, 20, rue des Follières, 50330 Saint-Pierre-l'Eglise.

VANDRIESSCHE André, 3, rue Voltaire, 59370 Mons-en-Bareuil.

BLANC André, Babliac Rosières 07260 Joyeuse.

MARTIN Jean, 102, Av. de Romans, 26000 Valence.

LE POIVRE Raymonde, Allée Lemercier, 14100 Lisieux.

Mme Vve VACHSON France, « Les Millières », 38380 Saint-Laurent-du-Pont.

Mme Marcelle BOMEL, 34, rue du Ct Valentin, 25300 Pontarlier.

VIALARD Lucien, 136, rue Championnet, Bât. 19, 75018 Paris.

BREZARD Auguste, Conduct. Trx Bâtiments, Cidex 13, Pin 70150 Marnay.

POUDEVIGNE Jean, Pradons 07120 Ruoms.

KAUFFMANN André, 7, Imp. des Briganderies, 49160 Longue.

SARRY Francis, Commelle Vernan 42120 Le Coteau.

SIREIX André, 9, rue Passeleu, 93100 Montreuil.

BONNOT Albert, 15, rue de la Beurelière, 17740 Sainte-Marie-de-Ré.

TRIGONNE Emile, Villeneuve 49350 Les Rosiers.

COURTIN Auguste, Rue Henri, 72320 Sarthe.

GUERINEAU, 27 bis, rue des Vallées, 92700 Colombes.

JOURNAL DES COMBATTANTS

et de toutes les victimes des guerres

(Hebdomadaire fondé en 1916 par A. LINVILLE)

● Informé

● Impartial

● Passionnant

● Combatif

● Indépendant

ABONNEZ-VOUS :

6 mois : 115 F

1 an : 225 F

Adresse : 80, rue des Prairies, 75020 Paris.

C.C.P. Paris 662-33 Y

CORRESPONDANCE

■ Du Père REMAUD Irénée, Mission catholique, B.P. 32, Bongouanou, Côte d'Ivoire, une sympathique et intéressante lettre que nous reproduisons in extenso :

« Chers amis,

A lire vos exploits dans Le Lien cela me donne envie de prendre la plume, au nom des sans voix, des sans gloire...

« LA CLASSE 40 »

Iles de la Frise, Tourbières du Mulhausen, Polders de Leer, qu'êtes-vous devenus ? Après 20 ans d'Afrique mes souvenirs s'estompent. C'est de Côte d'Ivoire exactement que je vous envoie la « nouvelle » comme on dit ici.

Longtemps j'ai posé la main sur ma bouche, selon la coutume pour laisser la parole aux anciens.

Et puis... pourquoi pas ?...

Je fais partie de la classe sacrifiée, sans gloire ni panache, la classe 40. Mobilisés en juin 40, 8 jours plus tard nous étions prisonniers sans même avoir eu des armes dans nos mains. C'était au R.C.C. de Vannes et nous étions 4.000 bien regroupés en caserne, pour éviter d'être pris pour des francs-tireurs. Et nous avons été remis aux Allemands pieds et poings liés, si on peut dire. On nous avait promis la libération, aussi beaucoup ne tentèrent pas l'évasion. Il faut dire qu'à chaque rassemblement nous avions droit au : « Un évadé, dix fusillés ». Alors quand on est bleu...

Personnellement, je ne me suis pas illustré car je m'étais fait le raisonnement suivant : De toutes façons tous ne pourront pas s'évader, la majorité restera aux mains des Allemands. Or ces jeunes étaient des étudiants, des apprentis, des fiancés. Eux, bien sûr, avaient mille raisons de s'évader, tandis que moi, séminariste, je me devais de rester avec ceux qui n'auraient pas la chance de retrouver la liberté. Personne à ce moment, ne pouvait savoir que la Résistance allait justement s'organiser avec ceux qui avaient eu le courage de s'évader.

C'est ainsi que nous fûmes amenés en Allemagne, via Savenay, pour aboutir au camp de Sandbostel. Trois jours après j'étais envoyé en kommando et je ne devais plus remettre les pieds dans ce lieu que vous évoquez si souvent. C'est dire que les souvenirs de ce camp sont pour moi un peu flous. Nous débarquions à Nordernay, une des îles de la Frise. Nous devions y aménager un terrain d'aviation pour l'après-guerre.

Quelques souvenirs : La messe de Noël chèrement gagnée après 7 km à pied sur le sable des dunes entièrement verglacé. Quelle épopée ! Après les rigueurs de l'hiver vinrent les chaleurs suffocantes de l'été, avec des journées qui n'en finissaient pas. Nous fûmes alors remplacés par des « durs » qui, pour la plupart, en étaient à leur troisième évasion. Nous leur laissâmes l'île pour aller sur le continent en leur souhaitant bonne chance. L'île était à 14 km de la terre. Au rythme des marées l'eau montait et se retirait toutes les 12 heures. Or il était impossible de faire la traversée à marée haute et encore moins à marée basse car les bancs de sable étaient mouvants. Je serais heureux de savoir combien ont réussi à s'évader de ce paradis, appelé le Nice allemand !

De là une partie fut envoyée en pleine « brousse », comme on disait ici, pour assainir d'anciennes tourbières. Le village, disons le hameau, s'appelait Mulhausen. Mais la guerre de Russie faisait rage et les hommes valides se faisaient rares dans les campagnes. Ainsi donc nous fûmes envoyés dans des fermes de la banlieue de Leer. Notre kommando était sur les bords de l'Ems, à 7 km de la ville. Les plus éloignés avaient droit à un vélo. Combien de camarades auraient envié notre sort. Encore fallait-il passer le fleuve bien gardé. Or pour traverser le pont, il valait peut-être mieux avoir une vache qu'un vélo ! C'est là que nous devions être libérés par les Canadiens en avril 1945.

J'aurais bien d'autres détails à donner mais pour aujourd'hui je voulais, simplement, évoquer ces souvenirs pour essayer de rallier quelques anciens qui sont passés par les mêmes kommandos.

Actuellement je suis missionnaire en Côte d'Ivoire en plein pays Agni, autrefois riche en café et cacao. Mais la grande sécheresse et les incendies de 81-82

Suite page suivante

ont complètement dévasté cette région appelée jadis la « Boucle du Cacao ».

Tandis que les « planteurs » cherchent de nouvelles cultures, nous essayons d'y implanter l'Eglise du Christ, le même qui nous a si bien soutenus durant les longues années de captivité.

Irénée REMAUD.

Ci-joint mon réabonnement au Lien, que je lis toujours avec intérêt. Je félicite et remercie tous ceux qui travaillent à sa rédaction et qui se donnent la peine de me l'envoyer.

Avec mes meilleurs vœux pour 1988 ».

Merci, cher ami, pour ce témoignage venu d'Afrique, que nous n'attendions pas. Je souhaite qu'à sa lecture tes anciens copains de kommando(s), s'il s'en trouve chez nous, se manifestent (tu auras sûrement attiré l'attention de notre ami Fernand MASSON qui fût aux mêmes lieux). Si ton apostolat te laisse quelques loisirs, ne retiens pas ta plume : ce journal est tien. De notre part à tous, merci pour tes vœux. En retour nous te disons les nôtres avec amitié.

■ De Nicolas SCHURDER, matricule 86410 - X B, 2, rue de Lorraine 68260 Kingersheim.

Chers Camarades,

Tout le courrier qu'a suscité le dramatique épisode des Malgré-Nous me pousse aujourd'hui à vous écrire. Le modeste témoignage que je désire vous apporter, ne versera certes pas dans l'originalité. Mais peut-être permettra-t-il à certains de mieux appréhender le destin tragique de la population alsacienne à une époque troublée. Epoque où au sein d'une même famille, comme la mienne par exemple, le paradoxe était de mise, les choix aussi douloureux que cornéliens. Et ce, en raison des vicissitudes de l'histoire.

Fantassin de l'armée allemande en 1914, mon père était déjà un Malgré-Nous avant l'heure.

En 1936, soldat français je devins. Fait prisonnier le 13 juin 1940, j'eus la possibilité à deux reprises de recouvrer avant l'heure ma liberté. Pour cela, il me suffisait au Frontstalag 111 de Drancy et à Sandbostel, de choisir l'option des vainqueurs : nationalité allemande, habiter et travailler en Alsace. Avec mes camarades RUEFF, BECK, SIMON, HUSSON, LICHTLE et une centaine d'autres, je refusais cette proposition. En raison de cette décision, mon père eut l'obligation de se présenter chaque semaine à la gendarmerie.

L'épreuve de mes parents ne devait pourtant pas s'arrêter là. Presque dans le même temps, mes deux jeunes frères, que je n'ai jamais plus revus vivants depuis 1939, partaient mourir malgré-eux à l'âge de 17 et 18 ans sur le front de l'Est, incorporés de force sous un uniforme que beaucoup ont abhorré.

Plus de quarante années se sont écoulées depuis ces événements. Le temps a donc fait son œuvre. Aussi n'y a-t-il pas de volonté polémique dans mon propos. Pour ma part, il n'existe pas de contentieux entre P.G. français d'origine alsacienne et Malgré-Nous, au sens où notre camarade Henri PERRON entend ce dernier terme. Quant à mes compatriotes qui ont signé les propositions allemandes, il ne m'appartient pas de les juger. Personnellement, je suis en paix avec ma conscience, certain d'avoir fait à un moment donné, le bon choix.

Mais je n'oublierai jamais ce jour de 1962 où pour prouver ma nationalité française, un fonctionnaire a exigé un certificat de réintégration. J'ai en effet le tort d'être Alsacien de surcroît né en 1915. Hélas, il est des circonstances dans la vie où le choix n'est pas possible.

Confraternel souvenir.

—O—

CONTROVERSE

■ Sur une chronique de Jean AYMONIN.

(Le Lien, janvier 1988), intitulée « Constant Briand ou le Père Samuel », j'ai reçu du R.P. Pascal LE GODAIS, de Saint-Clément-Rancoudray, 50140 Mortain, une longue lettre dont voici un extrait :

« ... Notre Père Samuel n'a jamais été trappiste... mais franciscain. Ordonné prêtre en 1938, mobilisé, il fut fait prisonnier. De retour en 1945, il fut quelque temps professeur au petit séminaire de Bernay (Eure). Il partit ensuite au Maroc où les Franciscains étaient alors très nombreux.

L'auteur de l'article en question est dans l'erreur... lorsqu'il imagine les soi-disantes raisons de son départ monastique, « indiscipline », « grossièreté » — c'est de la pure imagination!... J'ai vécu plusieurs années avec le cher Père Samuel, nous avons « missionné » ensemble dans les Paroisses de l'Ouest. (...) Il était un Saint Religieux, jovial c'est vrai, comme tout bon franciscain, aimant les bons mots et les réparties malicieuses, mais ne dépassant jamais les règles de la bienséance et de la politesse... (...)

Je me suis permis de mettre les choses au point, par respect pour votre journal, afin qu'il présente les camarades dont il parle avec le maximum de vérité et d'exactitude.

Religieux sentiments ».

REPONSE DE JEAN AYMONIN (extrait) :

« Mon Père... Vous me dites que Constant BRIAND n'a jamais été trappiste, je ne peux que vous croire. Je tenais cette information erronée d'un de mes amis.

Il est vrai que votre frère en religion, le Père Samuel, était un homme jovial — je n'ai pas dit qu'il était grossier mais qu'il disait des gros mots. Quant à l'indiscipline, c'était, en captivité, plutôt une qualité et certains P.G. libérés en ont conservé longtemps des séquelles, dont moi... (...)

Je terminerai donc en vous affirmant que le Père Samuel, pour moi le camarade prisonnier de guerre Constant BRIAND, était mon ami. Je n'ai pas voulu salir sa mémoire, au contraire. Recevez, mon Père, mes excuses et mes très respectueuses salutations ».

Les deux protagonistes de cette petite controverse étant par ailleurs entrés en relation épistolaire, et s'étant mutuellement pardonnés, la publication ci-dessus devrait suffire à montrer notre souci de vérité et de solidarité envers la mémoire de celui qui fut notre compagnon de guerre et de captivité, Constant Briand.

—O—

■ HOMMAGE à Charles BRANDT

Un proverbe persan dit que : « Notre vrai tombeau n'est pas dans la terre, mais dans le cœur des hommes ». Oui, Charles, mon ami, mon compagnon, avec Beauvais et tant d'autres, de cette captivité si difficile à supporter, tu viens à ton tour de nous quitter et c'est bien dans nos cœurs que subsistera ton souvenir.

Avant de recevoir le faire-part de tes enfants, c'est notre ami commun René Chateau (comme moi ancien du VB et du VA) qui m'a annoncé cette bien triste et bouleversante nouvelle.

Certes, on dit, qu'entre soldats comme entre amis, les compliments sont superflus : mais tu étais les deux pour moi, tellement nous étions près l'un de l'autre sur beaucoup de sujets. Aussi ce que je veux dire aujourd'hui ne seront pas des compliments au sens d'éloges flatteurs, mais tout simplement l'expression de la vérité et de mon sentiment : c'est à ton dévouement, à ta sensibilité si vive, à l'homme de cœur que je tiens absolument à rendre hommage.

J'ai toujours admiré chez toi ta droiture, ta morale intransigeante lorsqu'il s'agissait du Devoir, de l'Honneur, de l'amour de la Patrie et de celui de tous les tiens.

C'est à eux que je pense aujourd'hui : à ton épouse que tu aimais tant et qui survit elle-même dans un triste état de santé, à tes enfants admirables qui ont tant fait pour vous deux dans ces moments difficiles, à tous tes amis.

Qu'ils sachent que je prends part à leur malheur. Je sais aussi que tous ceux qui l'ont connu partagent également mon sentiment à ton égard, c'est pourquoi je terminerai en leur disant ces paroles consolatrices de l'Écclésiastique de l'Ancien Testament : « Pleure doucement sur le mort, car il a trouvé le repos ».

Le 7 février 1988.

Pierre SPIRAL.

—O—

■ De notre ami ALAUX Roger, 11160 Rieux-en-Minervois, un extrait de sa lettre du 2 février.

« Je viens en quelques lignes vous rappeler quelques souvenirs du VB où j'étais employé comme jardinier avec les copains Martin, Pagès, Gras, Mourra et Fontanel.

Le dimanche 22 juin 1941 les troupes allemandes rentrent en Russie et c'est nous qui annonçons la nouvelle les premiers à nos gardiens.

Le 11 août 1941 c'est l'arrivée au camp des premiers prisonniers russes qu'on loge dans la baraque des douches et de la désinfection, côté Saba-Radio.

Le 26 février 1942 a eu lieu au cimetière de Villingen l'enterrement d'un légionnaire français de la L.V.F. tué sur le front russe. J'y assistai en compagnie de quelques P.G. à titre de renseignement. Un adjudant français, lui aussi, engagé volontaire, est venu vers nous pour nous offrir des cigarettes que nous avons refusées sans même lui adresser la parole. Vous auriez vu sa tête...

Je serais heureux si quelques-uns des camarades présents à ces événements s'en souviennent encore et qu'ils le disent par l'intermédiaire du Lien.

Je remercie toute l'équipe de la rédaction et je vous offre à tous, bien que tardifs, mes meilleurs vœux pour 1988 ».

En dépit de ses 84 ans et demi, la mémoire, une mémoire très précise, ne fait pas défaut à notre ami ALAUX! Nous lui souhaitons une bonne continuation de son état de santé.

J. T.

Il advient que notre cœur soit comme chassé de notre corps. Et notre corps est comme mort.

René CHAR.

COURRIER - DECES

Mme GUILLET, 185, rue de Rignac, 44600 Saint-Nazaire, nous fait part du décès de son mari, Francis, le 5 décembre 1987, après une longue maladie — de 1940 à 1945 il était au Kommando à Hart près de Hegerlo; Mme GUILLET aimerait retrouver des camarades de son mari.

Mme LEMOINE, 19, rue Censier, 75005 Paris, nous apprend la mort en septembre 1987 de son mari Jean. Sous la plume de notre ami Jacques Brion, Le Lien d'octobre 1987 a rendu hommage à Jean LEMOINE.

HOLTZWART Jean-Marie, sous-officier réfractaire qui connut les camps disciplinaires de Rawa-Ruska et de Kobierzyn, est décédé le 20 janvier 1988, nous signale notre ami l'Abbé Grugnolo (X B).

BENEVENT Max, de Saint-Germain-en-Laye, le 27 janvier 1988, dans sa 68^e année.

AVIS DE RECHERCHES

Ancien du X B, notre ami GRANDIDIER Gaston, 8, rue du 3^e B.C.P., 88100 Saint-Dié, nous écrit :

« Je serais désireux d'avoir les adresses des ex-prisonniers du Stalag X B qui ont travaillé dans les fermes ou à l'usine de Borvag de Brême.

Après la défaite des Allemands nous avons été ramenés à Sandbostel et libérés par les Anglais. Je me suis porté volontaire pour garder nos anciens gardiens, avec plusieurs autres camarades. J'aimerais beaucoup pouvoir correspondre avec eux, et si parmi les lecteurs du Lien, certains avaient partagé ma vie à ce moment-là, qu'ils veuillent bien me donner leur adresse afin que je puisse communiquer avec eux.

Merci à l'avance ».

Notre ami MARLANGEON Emile, à Mattaincourt, 88500 Mirecourt, salue tous les anciens copains du 1103 à Harstedt près de Martfeld : GOUYEROT, GARRIAUX, CERRATO, MOREL (excusez l'orthographe) se joignent à lui.

Il désire connaître le nom de l'aumônier qui les visitait en compagnie de l'homme de confiance, SAUVAGE, de Charleville.

D'avance merci à qui pourra le renseigner.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 440

HORIZONTALEMENT :

I. - Capiteuse. — II. - Agile. - Bar. — III. - Pop. - Saune. — IV. - Inerte. - St. — V. - Til. - Non. — VI. - Ases. - Pont. — VII. - Let. - Bonne. — VIII. - Entraînée. — IX. - Stérilet.

VERTICALEMENT :

1. - Capitales. — 2. - Agonisent. — 3. - Pipelette. — 4. - Il. - RR. — 5. - Teste. - Bai. — 6. - A.E. - Poil. — 7. - Ubu. - Nonne. — 8. - Sansonnet. — 9. - Ereintées.

LIVRE - " Les 30 jours de Berlin ", d'André BESSON (Editions France-Empire)

Un livre qui s'ajoute à des centaines, à des milliers d'autres peut-être, en toutes langues. Les historiens, les politiques, les militaires, les médecins, les acteurs et les témoins, les victimes et les bourreaux, etc., etc., innombrables sont ceux qui ont écrit sur la deuxième guerre mondiale et sur son dénouement, la défaite du nazisme.

Mais à qui n'aurait rien lu sur les tenants et les aboutissants du drame qui ébranla alors le monde, de l'Atlantique au Pacifique et de la Méditerranée à la Mer Noire, le livre d'André BESSON sur les dernières heures du conflit en Europe, du 8 avril au 8 mai 1945, trente jours qui sauvèrent le monde, sera d'un grand intérêt.

« Journaliste dans les Forces françaises d'occupation, André Besson a eu l'occasion de sillonner l'Allemagne en tous sens après la défaite du nazisme. Il a interrogé de nombreux témoins dans les deux camps. C'est grâce à des interviews de combattants et de civils qu'il raconte aujourd'hui avec tant de réalisme cette tragédie dantesque ».

Appartenant à la IX^e armée allemande, la section d'infanterie de l'Oberleutnant Willi Gruener retraitée à pied des rives de la Warta jusqu'à Francfort sur l'Oder « avec au cul la plus formidable concentration d'Yvans

de toute la guerre », ceux des troupes de Joukov.

Le ton est donné, l'action délimitée : le livre de Besson nous entraîne directement sur le terrain avec, dans la description des ultimes combats sur le front de l'Est — la progression concomitante des Alliés à l'Ouest sert de contrepoint —, un réalisme et une acuité de regard étonnants, qui vous saisissent dès la première page et ne vous lâchent qu'à la capitulation de ce Reich qui devait durer mille ans, se réduisit heureusement à douze, mais quelles années! Ceux qui les vécurent ne les oublient pas.

Des ruines approchées de Berlin, pierres sur pierres, incendies gigantesques, souffrance et mort des habitants terrés dans leurs caves, dernières cartouches de ses fanatiques défenseurs — spécialement des S.S. « étrangers », dont des Français et la Hitlerjugend —, à la petite école de Reims qui vit la reddition sans conditions de l'Armée allemande, en passant par la vie au Führerbunker, dans les jardins de la Chancellerie, c'est un kaléidoscope haut en couleurs que l'auteur déroule sur trois cent cinquante pages.

« Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on ne pénétrait pas dans le Führerbunker comme dans un moulin à vent », véritable sous-marin de béton féroce gardé et défendu par les fidèles S.S. Deux niveaux à seize

mètres sous terre, l'un de douze pièces, l'autre de dix-huit. Le cœur du Reich agonisant, l'ultime et dérisoire résidence des adeptes du lebensraum. Vie officielle et privée d'Adolf et d'Eva, leur mariage, leur cour, les Goebbels, Bormann, Himmler, Göring, Keitel, Jodl, Krebs et tutti quanti ; les complots, les rivalités, les reniements, les serments renouvelés, l'espoir, le désespoir, le courage parfois, les trahisons, les exécutions, les suicides, les orgies, le lupanar, les derniers messages au monde extérieur, le testament, la fin du maître, le crépuscule des dieux, le Führerbunker du Tiergarten est un véritable pandémonium, des rats y sont pris au piège sous seize mètres de béton!

Il faut remonter au dehors pour retrouver un peu d'air pur... dans la fumée et les éclairs du combat acharné que se livrent assaillants et défenseurs du symbolique réduit, lequel sera finalement envahi par les Russes redoutés : Die Russen sind da!

* *

Sur une photo du 21 juin 1940 qui représente le wagon de Rethondes, on voit le général Keitel, plein de morgue prussienne, sur un geste de Hitler, dicter aux plénipotentiaires français les conditions de l'armistice demandé par la France... qui avait perdu une bataille.

Une autre photo, cinq ans après à Berlin, montrait ce même Keitel, maréchal vaincu, — celui que les intellectuels berlinois surnommaient « Lakeitel » (petit laquais) —, écoutant, morgue maintenue, la lecture du texte allié imposant la reddition inconditionnelle à son pays... qui avait perdu la guerre.

Suite page suivante.

Le 16 octobre 1946, le même personnage, alors qu'il montait au gibet, confiait au psychologue américain G.-M. Gilbert :

« Si Hitler ne nous a pas trompés par des mensonges délibérés, il nous a cependant induit en erreur en nous maintenant dans l'ignorance de ses véritables desseins et en nous faisant combattre sous de faux prétextes ».

Eloquent aveu. Le livre d'André Besson nous fait remarquablement voir la triste psychologie et l'insignifiante intelligence de ces seigneurs nazis, civils et militaires, dont la servilité à toute épreuve à l'égard de leur paranoïaque de maître, les a conduits à tresser eux-mêmes la corde pour les pendre.

« Les 30 jours de Berlin », un livre à lire sans faute.

— 0 —

En complément de cette brève note de lecture, on lira avec intérêt du même observateur américain, G.-M. Gilbert, un rapport sur les réactions des accusés de Nuremberg à la projection d'un film sur leurs forfaits.

(Extrait de « Fraternité », n° 167, janvier 1988).

J. T.

29 NOVEMBRE 1945 PRESENTATION DU FILM DES ATROCITES AUX ACCUSÉS DE NUREMBERG

G.-M. Gilbert était interprète et psychologue de la prison. Il saisit les réactions des criminels devant l'horreur des camps. Film documentaire sur les camps de concentration trouvés par les troupes américaines.

« Nous nous postâmes, Kelley et moi, aux deux extrémités du banc des prévenus et nous les observâmes

DEVOIR

Dans son livre « Histoire de la captivité des Français en Allemagne 1939-1945 », Editions Gallimard, 1967, Pierre GASCAR écrit, p. 179-180 :

« ...Il arrive souvent, à la suite des bombardements, que des civils ou des militaires soient ensevelis sous les débris d'une maison, d'une usine ou d'un abri et qu'il y ait urgence à les dégager. Lorsqu'il s'agit de femmes, d'enfants ou de vieillards, personne ne se pose la moindre question. Il n'est pas un être humain qui ne se porte spontanément à leur secours. Lorsque ce sont des hommes en état de combattre ou des militaires, voire des responsables nazis, qui sont sur le point de périr si l'on n'intervient pas, les Français, peuvent-ils sans faillir à leur devoir, les faire profiter de leur aide ?

D'une façon générale, les prisonniers français n'écoutent que leur instinct humain. De la même façon que, sur un champ de bataille, on relève les blessés ennemis pour les soigner, ils s'emploient à sauver ceux-là même qui, dans un cas semblable, ne les secourraient peut-être pas. Il y a là une forme de générosité qu'on peut, à bon droit qualifier d'absurde sans en méconnaître la grandeur ». (...)

On s'en voudrait de par trop croire à ce code du « choix des victimes » à secourir, édicté aussi fièrement a posteriori. L'auteur croit-il lui-même tellement à sa logique théorique ? L'absurdité n'est pas celle qu'il dit... Qui CALCULERAIT ainsi ne sauverait personne.

Pour « illustrer » en quelque façon le thème évoqué ci-dessus, nous avons choisi de republier le très beau texte de notre ami disparu, Yves LE CANU, paru ici-même il y a une vingtaine d'années. Le héros de l'histoire est un prisonnier français, la victime secourue une jeune hambourgeoise. C'eût pu être n'importe qui d'autre dans ces circonstances-là, son pire ennemi même. En vil plomb de l'horreur, l'or de sa générosité aurait été pareillement changé! Injustement...

(T.)

La pire horreur du monde

J'arrêtai mon antique guimbarde devant la porte. J'hésitai. Qu'est-ce qui avait bien pu m'inciter à faire ce détour ? Je sentais que le destin me conduisait. C'était un immeuble cossu, un petit hôtel particulier encastré entre des maisons banales. Je remarquai machinalement que tous les volets étaient clos.

Je sonnai. Une jeune femme, au visage empreint d'une incurable tristesse, vint m'ouvrir. Elle s'enquit courtoisement, mais avec un étonnement non dissimulé, du motif de ma visite. Je le lui dis. Aussitôt elle se rembrunit et son visage se ferma.

« Monsieur, me dit-elle de sa voix douce et harmonieuse, sans élever le ton, je le regrette, mais c'est inutile, mon mari ne veut voir personne !

— Dites-lui qui je suis, insistai-je, il ne peut pas recevoir son vieux camarade de guerre ! »

Elle hésita.

« Non ! Monsieur, pourquoi vous exposer à un refus ? Il vaut mieux vous en aller !

— Je vous en prie ! dites-lui au moins que je suis là ! »

Elle sembla en prendre son parti.

« Entrez ! me dit-elle, puisqu'il en est ainsi ! Mais vous ne vous en prendrez qu'à vous-même sur ce qui arrivera ! Ne m'en veuillez pas ! »

Je la suivis. Elle me fit entrer dans un salon obscur où jamais personne ne venait, c'était certain. Les fauteuils poussiéreux étaient revêtus de housse.

« Asseyez-vous ! me dit-elle, je vais le prévenir ».

Elle sortit. Je ne m'assis pas, mais allai à la porte que j'entrouvris et restai aux aguets. Je ne tardai pas à entendre une voix rauque et basse, qui criait avec colère : « Non ! dis-lui qu'il s'en aille ! je ne veux pas le voir ! »

Je compris qu'il me fallait brusquer les événements. Je traversai rapidement le couloir et courus jusqu'à une porte restée ouverte. J'entraï. Mes yeux s'étaient habi-

tués à la pénombre. J'aperçus tassée dans un fauteuil une masse informe que je devinai être mon ami. J'allai à lui.

Il me repoussa.

« Ilse, cria-t-il, ouvre les volets, ouvre-les tout grands, qu'il voit ce que je suis ! et alors il se sauvera éperdu, il se sauvera sans se retourner, tellement il aura horreur ! »

Sous la lumière crue qui nous surprenait, c'était une épouvante sans nom. Mais de nombreux séjours en Afrique Noire m'avaient rendu familières les pires horreurs. J'y avais vu des gens atteints d'éléphantiasis, certains couverts d'ulcères, d'autres que des maladies tropicales presque inconnues de nous, Européens, avaient tellement déformés qu'on ne savait plus s'il s'agissait de créatures humaines ou de monstres répugnants.

Par un effort de volonté, il s'était presque redressé. Je le pris dans mes bras et l'embrassai sur son horrible muffle.

◆

Ça s'était passé à Hambourg.

Toute la nuit les avions n'avaient cessé leur sinistre ronde. En pluie dense, tombaient sur la ville les plaquettes de phosphore. A l'aube, mais peut-on parler d'aube quand la fumée obscurcit le ciel ? Tout brûlait. La cité fut entièrement détruite.

Les gardiens avaient ouvert les portes du kommando. « Fuyez ! avaient-ils dit aux prisonniers. Tâchez de gagner la campagne ! C'est le seul moyen de sauver votre peau ! »

C'étaient des soldats. Ils se comportaient en soldats. Eux-mêmes avaient couru porter main-forte à ceux qui combattaient l'incendie.

Les prisonniers se sauvèrent. Mais, bientôt, ils eurent honte. Ils se joignirent à un groupe qui luttaient, avec des seaux de toile et des engins de fortune, pour essayer de protéger ce qui pouvait peut-être encore être sauvé.

Dans un immeuble en flamme, au deuxième étage, une jeune fille hurlait de terreur à la fenêtre. Elle n'osait se jeter dans le vide. Un des prisonniers, s'aidant d'un tuyau de descente, grimpa jusque là.

La femme, asphyxiée par les vapeurs délétères, s'était évanouie. Il ne pouvait être question de descendre par le même chemin. L'homme l'enveloppa étroitement dans sa capote et, se protégeant les yeux au moyen de son bras, il la souleva et se jeta dans l'escalier incandescent. Comment il arriva en bas, nul ne l'a jamais su. Ce n'était plus qu'une torche. Ses camarades éteignirent les flammes qui le dévoraient, la femme était indemne, mais lui était brûlé au dernier degré.

Les Allemands l'évacuèrent sur un poste de secours, puis sur un hôpital, où ils le soignèrent avec dévouement. La jeune fille n'avait pas voulu le quitter. Il guérit, mais ses chairs boursoufflées ne reprirent jamais leur état normal. Ce n'était plus qu'une énorme masse paralysée, où seule l'intelligence vivait.

Il fut rapatrié. Il était riche. Ses parents en mourant lui avaient laissé une maison et des rentes. Il pouvait vivre sans rien faire.

La jeune femme l'avait suivi. Par reconnaissance, elle voulut l'épouser, pour s'occuper de lui, il ne pouvait rester seul. Il refusa, puis se laissa faire.

Et c'est ainsi qu'ils vivaient repliés sur eux-mêmes dans cette grande maison de cette ville de province où il n'entraî jamais personne.

◆

Il avait rejeté la tête en arrière. Ses yeux à peine visibles sous ses paupières bouffies, une mince ligne presque imperceptible dans son affreux visage, ne me quittaient pas du regard. De grosses larmes en jaillirent et roulèrent sur ses joues flétries.

Sa femme, jusque-là pétrifiée, s'avança et les essuya doucement avec un mouchoir de soie.

J'avais attiré une chaise et m'étais assis tout contre lui. Je tenais sa main monstrueuse dans les miennes. Je ne le voyais plus tel qu'il était, mais par un miracle de l'amitié, je le revoyais tel qu'il avait été quand nous faisons la guerre ensemble. Je rompis le silence.

« Te souviens-tu, dis-je simplement, et je mettais

Schirach regarde très attentivement, il halète, parle bas à Sauckel... Funk pleure maintenant... Göring a l'air triste, appuyé sur le coude... Dönitz se tient la tête penchée, il ne regarde plus... Sauckel frémit à la vue du four crématoire de Buchenwald... Quand on montre un abat-jour en peau humaine, Streicher dit : « Je ne crois pas ça... » Göringousse... Les avocats sont haletants... Maintenant Dachau. Schacht ne regarde toujours pas... Frank secoue la tête et dit amèrement : « Horrible ! » Rosenberg s'agite toujours, se penche en avant, regarde autour de lui, se penche en arrière, baisse la tête... Fritzsche, pâle, se mordant les lèvres, semble vraiment en agonie... Dönitz se cache la tête dans les mains... Keitel penche maintenant la tête... Ribbentrop regarde l'écran lorsqu'un officier britannique commence à parler, disant qu'il a déjà enterré 17.000 cadavres... Frank se regarde les ongles... Frick secoue la tête, l'air incrédule, quand une doctoresse décrit le traitement et les expériences infligées à des prisonnières à Belsen. Comme on montre Kramer, Funk dit d'une voix étranglée : « Le sale cochon !... » Ribbentrop assis, les lèvres pincées et les yeux clignotants, ne regarde pas l'écran... Funk pleure amèrement, porte la main devant sa bouche au moment où des cadavres nus de femmes sont jetés dans une fosse... Keitel et Ribbentrop lèvent les yeux quand on annonce qu'un tracteur emporte des cadavres, ils regardent puis baissent la tête... Streicher donne pour la dernière fois des signes d'agitation... Le film se termine.

Après la présentation du film, Hess déclare : « Je ne le crois pas ». Göring lui murmure de se tenir tranquille, ayant perdu lui-même tout son aplomb. Streicher dit quelque chose comme « peut-être dans les dernières années ». Fritzsche réplique avec mépris : « Des millions ? Au cours des derniers jours ? Non ». A part cela un silence maussade régna quand les prévenus sortirent en file de la salle du tribunal.

dans ma voix toute la tendresse dont j'étais capable — te souviens-tu du temps où... »

Il reprit enfin conscience.

« Ilse, bégaya-t-il de sa voix méconnaissable, — et à cet instant elle avait la sonorité d'une cloche d'église —, Ilse, va nous chercher une bouteille de champagne, tout ce que tu trouveras de bon, de meilleur ! Ilse, il ne m'a pas renié, il n'a pas fui ! Ilse, il faut arroser ça, ce sont des retrouvailles, de prodigieuses retrouvailles ! Va, Ilse, ma femme chérie, fais l'impossible pour mon unique ami ! »

La jeune femme, — je voyais enfin sur son visage une expression radieuse, elle avait envie de pleurer, elle aussi, mais c'était de bonheur ? — disparut.

Quand elle revint — avec tout ce que son cœur lui avait suggéré d'apporter —, nous bavardions gaie-ment. Il avait oublié son infortune, — moi aussi. Nous échangeons nos souvenirs, — ceux d'avant — peut-être aussi ceux d'après, — mais pour moi seulement.

Le temps passait si vite que, quand le crépuscule tomba, nous croyions que nous venions seulement de nous retrouver.

Je pressai sa main et me levai.

« Il faut que je m'en aille ! »

— Reste ! implora-t-il, Ilse va te préparer une chambre. Ne t'en va pas ! Je ne peux pas te perdre si vite, il y a si peu de temps que je t'ai retrouvé ! »

Je ne le pouvais pas ! Je le lui dis avec ménagement.

« Mes amis m'attendent ! Déjà ils doivent s'inquiéter de ne pas me voir arriver ! J'ai encore deux bonnes heures de route à faire et mon vieux tacot, je ne peux pas le pousser, il n'en a pas l'habitude, il me laisserait en panne ».

Il se rendit à mes raisons évidentes.

« Au moins, me dit-il, jure-moi que tu reviendras ! — Je reviendrai ! lui affirmai-je, sois-en sûr ! Je reviendrai ! et en attendant je t'écrirai.

— Oui ! me dit-il, se raccrochant à cet espoir, écris-moi ! je vivrai dans l'espérance de tes lettres ! »

Ilse m'accompagna jusqu'à la porte.

« Merci ! me dit-elle doucement en levant sur moi son clair visage, — elle prit mes mains et les baisa —, merci de tout le bonheur que vous venez d'apporter dans cette humble demeure, merci pour lui..., merci pour moi ! »

Je la pris dans mes bras et l'embrassai fraternellement sur son pur visage.

« N'oubliez pas ! dit-elle encore, il compte sur vous, écrivez-lui ! » — elle ajouta plus bas, dans un murmure : « ... à lui, et à moi ! »

La porte se referma. Ma vieille voiture crachota et accepta enfin de démarrer.

Les nombreux méandres de la route occupèrent heureusement mon attention et m'empêchèrent de penser.

◆

Je n'y suis jamais retourné. Mais j'ai tenu parole. Je lui ai écrit régulièrement. Il ne m'a jamais répondu. Lui-même ne le pouvait pas, et sa femme ne savait sans doute pas écrire en Français.

Jusqu'au jour où j'ai reçu un faire-part m'annonçant sa délivrance. Quelques lignes d'Ilse, maladroitement tracées, qui y étaient jointes, m'expliquaient en peu de mots que son cœur usé qui s'essouffait à maintenir péniblement la vie dans cette masse informe s'était décidé au repos. Il s'était endormi paisiblement un soir pour toujours.

Sa femme était sa légataire universelle. Les parents n'avaient jamais voulu la reconnaître comme une des leurs et l'avaient reniée. Elle liquidait tout et retourna en Allemagne. Après tant d'épreuves, elle avait bien droit à sa part de bonheur. Je n'ai jamais plus eu de ses nouvelles.

Quand je vais dans le Massif Central, je fais un crochet pour éviter la petite ville où il vécut son calvaire. Cela me ferait trop de peine de revoir même furtivement au passage la façade de cette maison que sans doute maintenant enchantent de leur joie et de leurs rires ceux qui ne savent pas combien les vieilles pierres enclosent de douleur et de tristesse.

Y LE CANU.